4e Année Nº 142 Le Nº 0$50 Jeudi 20 Mai 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



CHAPA. — Jeune enfant Mèo.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Tr. Tanloc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 142 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 20 mai 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Pour mieux comprendre la Révolution Nationale. — La structure d'une société organisée (suite) : *l'entreprise*	1
Révolution Nationale et Culture Indochinoise (suite), par Nguyen-tien-Lang	3
L'Inspection générale des Mines et de l'Industrie	6
Le Pavillon de l'Histoire à la Foire de Saigon. — Trois lettres de Napoléon III à S. M. Tu-Duc, par Georges Taboulet	9
Présentation de Michel Cresson, lauréat du second prix littéraire de l'Indochine, par J. H.	12
Le peuple Mèo, par Michel Cresson	I à VI
Les stations balnéaires de l'Indochine. — Kep, plage polynésienne. par Robert Vannel	VII à XII
Mœurs et coutumes du Viêt-Nam. — Les jeux de cerfs-volants chez les Annammites	13
Lettre d'Annam	17
La Semaine dans le Monde	18
Revue de la Presse Indochinoise	19
La Vie Indochinoise	20
Courrier de nos lecteurs	20
Mots croisés n° 112	21
Solution des mots croisés n° 111	21

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

LA STRUCTURE D'UNE SOCIÉTÉ ORGANISÉE (Suite)

L'ENTREPRISE

DANS notre dernier numéro, ébauchant la structure de la société organisée, nous avons indiqué quelle doit être la condition des travailleurs, qui, « pour s'évader de l'anonymat où ils ont été jusqu'ici trop souvent confinés, ne pas vendre leur travail comme une marchandise, ne pas être traités comme des machines », doivent accéder à la propriété de leur métier, participer au patrimoine corporatif, et bénéficier de salaires différenciés et non compressibles par le seul jeu de l'offre et de la demande.

« Pour que telle soit effectivement la condition du travailleur, il faut qu'à chacun des degrés de l'organisation économique il trouve assistance, protection, garantie efficace.

» L'entreprise, en régime corporatif, doit être l'œuvre de tous ceux qui y collaborent. Autrement dit, entrepreneurs et employés doivent, dans la mesure de leur compétence et de leur fonction, exercer un contrôle réciproque les uns sur les autres.

» Toute mesure qui, dans la vie de l'entreprise, est une mesure qui engage entrepreneurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et employés ne peut qu'être une mesure d'accord, dût-on imposer cet accord par un arbitrage.

» Il ne s'agit pas ici du soviet, irréalisé en régime marxiste parce que d'ailleurs irréalisable, qui confie la gestion industrielle et technique des entreprises aux seuls employés. Régime personnaliste, le régime corporatif laisse à chacun sa fonction. Aux chefs responsables devant la corporation, l'initiative commerciale, financière, les mesures de gestion. Aux employés l'organisation de leurs conditions de travail. Ainsi et seulement ainsi, le contrat de travail peut devenir un contrat libre, non pas, en période d'embauche, dû aux seules exigences de la main-d'œuvre, en période de crise, aux seuls intérêts de l'argent. » (1)

Dans de nombreux messages, le Maréchal a insisté sur la nécessité, pour supprimer la condition prolétarienne et poser les bases de la profession organisée, de modifier profondément le régime des entreprises.

« En réalité les causes de la lutte des classes ne pourront être supprimées que si le prolétaire, qui vit aujourd'hui accablé par son isolement, retrouve dans une communauté de travail, les conditions d'une vie digne et libre, en même temps que des raisons de vivre et d'espérer. *Cette communauté, c'est l'entreprise. Sa transformation peut seule fournir la base de la profession organisée*, qui est elle-même une communauté de communautés. Cela exige qu'une élite d'hommes se donne à cette mission.

» Ces hommes existent parmi les patrons, les ingénieurs, les ouvriers. C'est à eux, d'abord que je fais appel. » (*Discours de Saint-Etienne.*)

« Abandonnant tout ensemble le principe de l'individu isolé en face de l'Etat, et la pratique des coalitions ouvrières et patronales dressées les unes contre les autres, l'ordre nouveau institue des groupements comprenant tous les membres d'un même métier : patrons, ouvriers, techniciens. Le centre du groupement n'est donc plus la classe sociale, patronale ou ouvrière, mais l'intérêt commun de tous ceux qui participent à l'entreprise.

» Lorsque dans chaque entreprise ou chaque groupement d'entreprises, les patrons, les techniciens et les ouvriers auront pris l'habitude de se réunir pour gérer les intérêts communs de leur profession, pour administrer en commun les œuvres sociales : l'apprentissage, le placement, la qualification, les allocations familiales, les secours aux malades, les retraites, le logement ou les jardins ouvriers, il ne tardera pas à se créer entre eux une solidarité d'intérêts et une fraternité de sentiments indestructibles.

» Patrons, techniciens et ouvriers dans l'industrie, le commerce et l'artisanat formeront une équipe étroitement unie qui jouera pour gagner ensemble la même partie et la France, sur le plan du travail comme sur tous les autres retrouvera l'équilibre et l'harmonie qui lui permettront de hâter l'heure de son relèvement. » (Message du 1er mai 1941.)

« Nous voulons instaurer l'entente et la concorde. Dans l'entreprise, dans le groupement de diverses entreprises, les patrons et les ouvriers seront en contact perpétuel. Ils délibéreront ensemble ; ils feront tous des conditions justes et humaines aux participants de la réussite qui leur tient à cœur...

» Nous nous acheminerons ainsi vers l'établissement d'un corporatisme qui rappellera les égards et l'étroite solidarité qui existaient autrefois parmi les travailleurs des vieilles familles. »

Dans notre prochain numéro nous étudierons la profession organisée, au sein de laquelle s'insèreront les entreprises rénovées.

INDOCHINE

(1) Thierry MAULNIER, Robert FRANCIS, J.-P. MAXENCE. 1934.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Révolution Nationale et Culture Indochinoise

(Suite)

par NGUYÊN - TIÊN - LÃNG

L'AME annamite a donc bien pris conscience d'elle-même, et la littérature en caractères chinois même l'atteste, mais rien, dans cette influence chinoise, ne l'y aidait, bien au contraire. Les grands lettrés, jusqu'à une période historique relativement récente, avaient une sorte de gêne quand ils écrivaient dans le parler maternel. Ils avaient l'air de s'en excuser et proclamaient tout haut que ce n'était que passe-temps et divertissement. Même Nguyên-Du, de son immortel poème « Kim Vân Kiêu », disait, aux tout derniers vers :

« Paroles de paysan ramassées de-ci de-là et assemblées sans art,

» Pour quérir un peu de plaisir, pour divertir dans le laps d'une ou deux veilles de la nuit. »

La vraie littérature, croyait-on, était celle en caractères chinois, ces caractères étant le véhicule de la doctrine morale et politique permettant le Gouvernement de l'Etat.

Pour écrire les mots de la langue maternelle, les caractères chinois ne nous avaient fourni que l'écriture dite démotique, le chu-môn, d'un usage très compliqué et difficile, s'agissant, avec des caractères chinois ou des éléments de ces caractères, de rendre la phonétique des mots monosyllabiques de notre langue, et cela d'une manière qui pouvait varier selon l'équation personnelle de chaque copiste, de chaque calligraphe.

Lorsque quelques chefs, en avance sur leur époque, voulurent mettre en honneur le parler national, ils ne furent guère compris et ne virent pas leur œuvre continuée.

Le grand Gia-Long n'a-t-il pas déjà ordonné que la langue annamite et l'écriture chunôm fussent enseignées et admises dans les concours littéraires ? N'a-t-il pas prêché d'exemple par ses ordonnances, ou par les oraisons funèbres composées en son nom aux Morts de ses armées, ou en l'honneur de son ami français, l'évêque d'Adran ? Mais, dès Minh-Mang, successeur de Gia-Long, les caractères chinois exclurent de nouveau la langue annamite des honneurs officiels.

La littérature annamite en langue annamite fut l'œuvre surtout du peuple, de ses chansons, de ses légendes, tout le merveilleux folklore jailli spontanément de l'âme de la race. Les lettrés, des rois comme Lê-Thanh-Tôn, des mandarins comme Han-Thuyên et ses disciples, ne se manifestèrent en ce domaine que vers le XIII[e] siècle, ou du moins, l'histoire n'a gardé des témoignages de leur œuvre en ce domaine qu'à compter de cette période. Et ce n'est que sous les Lê postérieurs, au XVII[e] siècle, et dans les temps qui suivirent, jusqu'à la dynastie actuelle, que les œuvres littéraires en langue annamite se firent plus nombreuses et que les chefs-d'œuvre reconnus et chéris, tels le « Kiêu » de Nguyên-Du, tels le « Hoa-Tiên » de Nguyên-huy-Tu et Nguyên-Thiêm, purent asseoir définitivement le prestige de la langue maternelle.

Il était réservé à la France de remédier à la tyrannie que comportait l'emprise de la culture chinoise sur l'Annam. Il était réservé à la France de nous révéler à nous-mêmes en donnant à notre littérature les instruments d'un essor nouveau et les principes d'un esprit nouveau, et en donnant à notre société une méthode pour conduire son évolution en réaction contre les erreurs de l'organisation issue de la culture chinoise, et dans le but de réaliser chez nous la synthèse de l'Orient et de l'Occident.

Lorsque l'Avignonnais Alexandre de Rhodes inventa l'écriture quôc-ngu, et lorsque plusieurs siècles plus tard, le provençal Frédéric Mistral devient, dans l'esprit de la Révolution Nationale, un de nos maîtres, un des guides de qui nous ayions le plus à apprendre, à l'heure présente, n'y a-t-il pas là de ces correspondances lointaines et mystérieuses qui permettraient de parler d'harmonies préétablies ?

L'écriture quôc-ngu facilite de façon considérable la diffusion des écrits en annamite pro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prement dit. En ajoutant à cela l'impression selon les méthodes modernes et la technique occidentale de l'édition et de la presse, la France nous permit de voir une ère nouvelle de notre littérature nationale.

Sans être ingrats envers tout ce que nous avons accepté de la culture chinoise, on doit constater qu'avec la Chine et sa domination, l'Annam avait pu se définir en s'opposant, prendre conscience de son existence nationale en défendant cette existence contre l'absorption. Avec la France et son Protectorat, et la bienfaisante imprégnation de la culture française, rien de tel : notre nationalité naissante pouvait au contraire prendre un développement nouveau, en commençant par la langue.

M. Dufresne, l'auteur de ce livre si vrai qui s'intitule « Binh-Yên », livre que l'on remet, à juste raison, en lumière, a écrit, au cours d'une étude sur la littérature annamite :

> La France qui a tant fait en Annam pour l'affranchissement des esprits, peut joindre à la libération de tant de craintes millénaires et de servitudes intellectuelles, ce sentiment de l'intérêt à leur langue maternelle qu'elle a rendu conscient chez tant d'Annamites.

Paroles des plus justes, et qu'on ne saurait trop souligner.

Si les Français sont venus nous apprendre la langue française, en le faisant, ils ne sont jamais animés de l'esprit des Chinois d'autrefois qui, en leurs siècles de domination, avaient créé chez nous un complexe d'infériorité en nous faisant rougir de notre langue. Non seulement un Français, le Père de Rhodes nous dota de l'écriture quôc-ngu, mais ce furent dans des livres écrits par des Français sur notre pays que les hommes de notre génération, et même nos aînés, purent s'initier aux études annamites, ethnographie, linguistique, grammaire même, histoire, géographie, littérature. Rien de ce qui touchait au pays n'a été laissé dans l'ombre par des chercheurs et des savants français, missionnaires, marins, officiers, administrateurs, colons, professeurs, explorateurs.

Les Jules Boissière, les capitaine Gosselin, en écrivant impartialement sur l'Annam et les Annamites, firent l'éloge de nos institutions, des qualités de notre race : par là, ils rendirent conscience à la classe instruite des possibilités de leur pays. Quand bien même leurs travaux, leurs ouvrages, s'adressaient surtout à leurs propres compatriotes, pour les aider à comprendre ce pays nouveau pour eux, ce besoin de comprendre est tout à l'honneur du tempérament français, et c'est un moment toujours émouvant que celui où l'on voit la ferveur et l'amour jaillir en quelque sorte de la science et de la connaissance, et le chercheur, conquis par l'objet de son étude, joindre la sympathie et l'affection aux investigations et prôner, prêcher cette sympathie et cette affection nécessaires.

La France nous a donc donné confiance en nous-mêmes. Elle nous a révélé nos propres possibilités, nous a aidé à manifester, à « extérioriser » comme on dit, ces possibilités latentes. Elle a aidé le développement de la littérature annamite, l'évolution de la langue annamite. Elle a fait plus. Ce n'est pas seulement aux rudiments de sa science et de sa technique, aux premiers échelons de sa littérature et de sa culture, qu'elle nous a laissé accéder, mais bien à tout son trésor culturel, à tous les secrets de cet inestimable trésor, dont l'universalité et le caractère hautement humain sont reconnus par le monde entier. Avec désintéressement, elle a ouvert à notre jeunesse avide de connaître et de sentir, toutes les fenêtres qui donnent sur les perspectives du monde ; avec grâce, elle a ouvert les bras et accueilli dans l'atmosphère souriante et tendre de la Métropole, les meilleurs de nos jeunes gens. Une secrète aspiration est née, de s'unir plus étroitement à la France en lui dévoilant entièrement les secrets de notre âme annamite, une telle aspiration est née, claire ou confuse, chez beaucoup d'hommes de notre génération.

Notre littérature indochinoise d'expression française, si riche de promesses, a produit quelques ouvrages remarquables, et peut-être au moins un chef-d'œuvre. Je pense à ce poème de Mâkhali-Phal ou Pierrette Guesde, poétesse franco-cambodgienne, doublement franco-cambodgienne de par son sang et de par sa culture et sa merveilleuse façon d'exprimer l'âme pétrie par cette culture. Je pense à ce « Chant de Paix » qui suivit à quatre ans d'intervalle le recueil « Cambodge », composé de trois longs poèmes, édité à Paris en 1933. Arrêtons-nous à ce « Chant de Paix ». Composé « pour saluer l'édition cambodgienne du Vinaya Pitaka, la Première Corbeille du Canon Bouddhique », édité par les éditions de la Bibliothèque Royale de Phnom-penh en 1937, ce poème, dont l'auteur est cette jeune fille de vingt-quatre ans vivant et écrivant à Paris et l'esprit plein des souvenirs du passé de sa race, est à mes yeux un des modèles parfaits de ce que devra produire, en matière littéraire, la culture indochinoise de l'avenir :

> Il peut arriver que certaines voix expriment plus qu'elles ne croient pouvoir le faire, écrivait Edmond Jaloux en le préfaçant ; il peut arriver qu'elles prolongent indéfiniment l'écho des voix mortes et qu'elles soient les interprètes d'âmes anéanties, qui désirent à tout prix survivre, dire ce qu'elles ont été et pourquoi elles l'ont été (...). C'est ainsi qu'il faut considérer Makhali Phal. Elle ranime toute la tradition sacrée de sa race et elle en incarne l'avenir. Ce n'est plus une enfant qui vient à nous, c'est l'allégorie vivante d'une race renaissante.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce poème, en vers libres, d'un puissant élan, traduit la joie du peuple cambodgien d'être celui qui « se leva pour ressusciter la parole du Bouddha ».

Au nom de ce peuple, Makhâli-Phal nous dit :

C'est le peuple fils du peuple qui éleva Angkor Vat, le Bayon, Phiméanakas, Banté Damré, Beng Méléa, Prah Vihar,
Et cent mille autres temples,
C'est mon peuple, fils du peuple qui bâtit les villes Cresthapoura et Vidhyapoura,
Fils du peuple qui fit jaillir cent mille autres villes,
Des monts et des lacs, des marais et des jungles de l'Indochine,
.....
Et l'Asie médite
Et l'Europe s'écrie :
« Ha ! Mais c'est un petit peuple, un tout petit peuple,
» Un peuple qui ne pèse pas lourd
» Dans le creux de la paume du Mékong,
» Un peuple qui n'a pas de navires, rien que des pirogues,
» Un peuple qui n'a pour forteresses
» Que des temples en ruines,
» Un peuple qui n'a pour armée,
» Que sa pensée et que sa foi. »
.....
Et je proclame à l'Europe,
Et je chante à l'Asie :
« Oui, c'est un petit peuple qui n'est en vérité qu'une âme,
.....
» Mais as-tu oublié, Asie, l'identité de l'âme
» Avec l'Univers ?
» As-tu oublié, Asie, l'identité de tous les êtres
» Avec l'homme ?
» As-tu oublié,
» Asie, l'unité ? »

Et quand Makhâli-Phal chantait cela, Edmond Jaloux s'écrie :

Nous tressaillons aussi, et nous nous sentons englobés dans ce reproche. Il ne s'agit plus simplement de l'Asie, ni même de l'Europe. Il s'agit de la terre et de l'homme ; il s'agit de notre destin lui-même.

Pourquoi le poème de cette poétesse cambodgienne atteint-il cette profondeur, sinon parce que la pensée du Bouddha, qui a pétri depuis des siècles l'âme khmère, cette pensée veille au-dessus de ces magnifiques strophes ? Makhâli-Phal dit excellemment :

O mon peuple khmer, ô mon peuple d'âmes !
Toi qui ne fabrique point d'idoles
Selon l'esprit des autres nations,
Toi qui peux vivre sans l'idole Science et sans l'idole Progrès,
Et sans l'idole Raison, toi qui n'a pas d'idoles,
Mais des Dieux et des bêtes pour amis et compagnons.

Et voici la mission tracée au Peuple khmer par cette poétesse inspirée :

Va, mon peuple, marche sans crainte entre l'Orient et l'Occident,
Va avec ton sampot roulé autour de tes reins
Et le joyau de la triple corbeille qui brille sur ton cœur ;
Répands, peuple khmer, sur l'Europe,
Répands, peuple khmer, sur l'Asie,
La lumière après laquelle soupirent
Le paradis et les enfers ;
O Univers plein de larmes !
C'est la Lumière qui émane du Bouddha Gautama.
O Univers qui émanes du Bouddha Gautama.
Lumière de la Paix et de l'amour bouddhique.

Et Edmond Jaloux, commentateur subtil et convaincu conclut :

Il importe de connaître et de retenir le conseil des ancêtres, il importe de réconcilier l'Europe et l'Asie, le passé et le présent, et de rendre une âme vivante aux civilisations, qui meurent de ne plus comprendre le sens de la vraie civilisation.

(à suivre)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Du 16 au 30 avril, l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie, a organisé à la maison de l'I. P. P. à Phnom-penh une exposition consacrée à l'activité de ses divers services. Nous publions ci-dessous le texte d'un dépliant franco-cambodgien distribué à cette occasion, et qui représente une excellente synthèse de la situation de l'Indochine sur le plan industriel.

Nous reproduisons en outre une partie du discours que M. Desrousseaux a prononcé à cette occasion et qui souligne avec force la nécessité du « fédéralisme » indochinois sur le plan économique.

SON ORGANISATION

Entièrement refondue en 1938, l'I. G. M. I. groupe des services de création toute récente, imposés par les conceptions nouvelles :

Industries Mécaniques et d'Armement ;

Industries Chimiques et Métallurgiques ;

Industries Agricoles et Forestières ;

Prospections minières,

autour du noyau constitué par le Service des Mines.

SON ROLE

La conception qui préside au travail de ces services est essentiellement différente de la conception classique, de même qu'en France le rôle du Ministère de la Production Industrielle diffère de celui de l'ancien « Service ordinaire des Mines ».

Il s'agit cette fois :

De défendre les industries contre l'application à la lettre des règlements inadaptés aux cas particuliers ;

De les représenter et de défendre leurs intérêts auprès des organes administratifs et privés ;

De lancer des industries nouvelles en leur cherchant les appuis techniques et financiers utiles ;

De placer le personnel qui risque d'être mis en chômage lors de la mise en veilleuse d'activités exportatrices ;

D'orienter des entreprises touchées par les circonstances actuelles vers d'autres domaines requis par ces mêmes circonstances ;

D'orienter l'artisanat vers la satisfaction des nécessités économiques générales, de l'améliorer techniquement ;

Enfin, tâche bien ingrate :

De rationner les produits raréfiés, c'est-à-dire de les répartir au mieux de l'intérêt général, et sans souci des intérêts privés, des recommandations et des récriminations.

SES REALISATIONS

Le courant d'industrialisation date de fin 1938 et le manque de matières premières oblige à se limiter à la satisfaction aux besoins immédiats.

Une politique réaliste qui s'est traduite en directives judicieuses, a permis de résoudre les divers problèmes posés par l'arrêt des communications maritimes.

a) **Carburants et lubrifiants.** — Par la construction d'appareillages spéciaux, parfois à la charge du Gouvernement général, et par la vigilante activité de ses services, l'I. G. M. I. a organisé sans trop de heurts, mais après de nombreuses péripéties :

La distribution d'un volume de carburants succédanés correspondant à peu près aux 2/3 de la normale (c'est la plus forte proportion pour les pays d'Europe et d'Asie) ;

L'alimentation des usines thermiques (et notamment les centrales électriques de Phnompenh et Cantho) en combustibles Diesel local ;

La livraison sans restrictions des graisses industrielles ;

Les approvisionnements normaux en huiles lubrifiantes de la majeure partie des installations industrielles ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La soudure avec les huiles carter auto de fabrication locale (techniquement réalisée quoique pratiquement très difficile dans le Sud pour des raisons étrangères à l'organisation de l'I. G. M. I.).

Les recherches annexes ont révélé :

Un effort artisanal important dans le domaine de l'éclairage ;

La possibilité d'obtenir :

1° Des succédanés du pétrole par distillation des cires, latex, oléorésines ;

2° Un succédané de la paraffine au moyen de la stéarine extraite des graisses de poisson du Cambodge.

b) **Mines.** — La rareté des frêts a nécessité la planification des productions charbonnières pour assurer à chaque mine son minimum vital. Les métaux et minerais nécessaires aux fabrications nouvelles (plomb, cuivre, pyrite) ont motivé des prospections minières intenses.

Les mines d'apatite de Laokay (Tonkin) et de chrome de Thanh-hoa (Annam) ont été mises en exploitation en fin 1940 et mi-1942.

Les gisements de gypse du Laos, d'amiante de Hoa-binh et graphite de Laokay (Tonkin) connaissent depuis deux ans un regain d'activité pour parer à l'arrêt des importations correspondantes.

Enfin, dès 1941, le ramassage du nitrate de potasse a été organisé et la fabrication locale de poudre noire est désormais assurée.

c) **Industries Métallurgiques et Mécaniques.** — L'I. G. M. I., assistée d'ingénieurs privés, a apporté son concours financier et technique à la construction et à la mise au point du haut-fourneau de Bac-son (Tonkin) dont la production de fonte suffit aux besoins restreints de la Fédération. Elle étudie les possibilités de création d'une industrie analogue au Cambodge (Kompong-thom).

Depuis 1942, le traitement des minerais indochinois suffit plus que largement à la demande d'étain-métal.

En 1941, la fonderie de zinc de Quang-yên (Tonkin) s'annexa une fabrique de bâtonnets de piles, d'oxyde de zinc dust puis envisagea la réalisation du laminage sur place.

Une installation pour la fusion, le laminage, l'étirage et le tréfilage du cuivre et du laiton fut lancée en 1942 à Cholon (Cochinchine).

La mise au point des fours à plomb est en cours, à l'heure actuelle.

d) **Industries chimiques.** — Une usine construite de 1939 à 1942, malgré le défaut d'approvisionnements, fournit à Loc-binh (Tonkin) le carbure nécessaire à la soudure. Elle a d'ailleurs, posé le problème, aujourd'hui résolu, de la fabrication locale d'électrodes.

Depuis un an, les 50 kilos par jour de glycérine raffinée nécessaires à la consommation locale sont produits à Cholon (Cochinchine).

Depuis la même époque, la technique de la préparation du chlorate de potasse est sans cesse perfectionnée, permettant d'envisager avec confiance l'avenir de la fabrication locale des allumettes.

Anhydride sulfureux, charbons actifs, poudre noire, produits chimiques d'usage pharmaceutique ne constituent plus des problèmes désormais.

La fabrication industrielle de la soude et celle de l'acide chlorhydrique, par contre, sont attendues depuis longtemps, mais les mises au point fort complexes n'ont pas encore abouti à des résultats concrets.

e) **Industries agricoles et forestières.** — La récupération des pyroligneux, capable de satisfaire les plantations du Sud-Indochinois, est organisée depuis 1942.

Une malterie locale créée en 1941-1942 permet de continuer encore aujourd'hui la fabrication de la bière.

L'industrie saigonnaise du caoutchouc fournit chambres à air, tuyaux, courroies, pneus de vélos et de cyclos, bacs d'accumulateurs dont l'équipement entier a, par ailleurs, motivé l'installation récente d'une usine spéciale à Saigon.

Les laboratoires spéciaux de l'I. G. M. I. poursuivent, de concert avec les industriels spécialistes, les études délicates d'utilisation des fibres textiles locales (ramie, kapok, coco, etc...), la fabrication de tissus spéciaux (pneus, courroies, etc...), et la constitution d'une gamme suffisante de produits tinctoriaux à partir des essences végétales locales.

Parallèlement, l'industrie du cuir et la recherche d'extraits tannants absorbent l'activité d'une autre catégorie de chercheurs.

***

Ainsi donc, malgré les bouleversements dont les pays d'Extrême-Orient ont été le théâtre, l'Indochine jouit encore d'une situation privilégiée sur le plan industriel, minier et artisanal. Ses populations n'ont connu ni la misère, ni même la gêne.

***

Discours prononcé par M. Desrousseaux, Délégué de l'Inspecteur général des Mines et de l'Industrie, à l'ouverture de l'Exposition de Phnom-penh (le 16 avril 1943).

. . . . . .

En matière minière et industrielle, il ne peut

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

y avoir qu'une politique économique, dans le cadre de l'Indochine entière. Toutes les matières premières de la Fédération, tous ses produits finis, doivent être mis en commun. Chaque pays de l'Union a reçu sa part du travail d'ensemble, et bénéficie des fruits du labeur de ses voisins. Je voudrais que tous les Indochinois soient pénétrés du caractère inéluctable de cette conception fédérative. La force de l'Indochine tient à la grande variété de ses richesses. Chacune des parties de ce pays, laissée à elle-même, périrait de ne pouvoir vendre ses produits, comme de ne pouvoir se procurer ceux des autres régions, alors que l'ensemble de la Fédération forme un tout harmonieux et assez bien équilibré pour surmonter honnêtement les incroyables difficultés de l'économie fermée.

Cette réaction contre l'étouffement qui nous guette, chacun de ses artisans doit, s'il veut travailler avec cœur à la tâche commune, en comprendre la philosophie, et voir plus loin que les apparences immédiates. Le Tonkinois ne doit pas dire : pourquoi restreindre mes travaux de construction, au profit des autres pays, puisque je produis tout le ciment ? l'Annamite doit comprendre que, si ses oléagineux — qu'il garderait volontiers pour s'éclairer — sont en grande partie exportés sur d'autres régions, en contrepartie il reçoit un carburant qu'il ne saurait produire. La Cochinchine fournit partout des produits manufacturés, mais combien de matières premières reçoit-elle des autres pays ?

Je dois préciser un peu plus le rôle du Cambodge. Ce pays, au sous-sol pauvre, éloigné des grands ports autour desquels se groupe toujours l'industrie naissante des pays neufs, fut de tous temps un gros producteur, en matière d'agriculture, d'élevage, de forêts et de pêcheries. Aussi les besoins en produits industriels raréfiés y sont-ils restés minimes. Ils existent cependant, et, faute d'armature industrielle suffisante, le Cambodge ne peut créer à lui seul les installations nécessaires à leur fabrication. A l'inverse, un pays plus industrialisé, comme le Tonkin, dispose des moyens voulus pour monter d'importantes industries nouvelles, mais ne peut fournir toutes les matières premières agricoles nécessaires à leur fonctionnement.

Aussi, dans une économie fédérale bien conçue, le Cambodge a-t-il le devoir de pousser à fond la production de ses campagnes, de ses forêts, et de ses pêcheries, pour alimenter les industries des autres pays. Mais il a le droit de recevoir sa quote-part des produits que fabriquent ces pays : lubrifiants, huiles raffinées, savon de Marseille, métaux, papier, sucre, sel, tissus, allumettes, cigarettes et, ce qui, pour être moins apparent, est peut-être plus important, de quoi entretenir et réparer les machines et les moyens de transport. L'on me dira : de la plupart de ces produits, nous ne recevons que des quantités insuffisantes pour nos besoins normaux. Certes, mais dans la même proportion que les autres pays de l'Union, y compris les pays producteurs ; de même que ces autres pays ne peuvent satisfaire intégralement leurs besoins avec les quantités de matières premières exportées du Cambodge.

Dans notre actuelle économie de défense, dont il ne faut pas camoufler le caractère artificiel, une production maxima de chacun permet bien difficilement déjà de satisfaire les besoins de tous réduits à leur plus stricte expression. Et ceci au prix d'un effort considérable de toute la Fédération, en raison de l'exiguité des moyens préexistants de transformation industrielle...

. . . . . .

Tous les Indochinois doivent savoir que, malgré les restrictions actuelles, leur pays est un îlot de prospérité dans un monde en convulsion et qu'ils le doivent, non seulement à leur effort propre, mais à sa coordination avec celui de tous les autres habitants de la Fédération.

Cette coordination fédérative des efforts est actuellement une tâche hérissée de difficultés et qui absorbe une grande partie de l'activité administrative. Le public ne connaît que trop l'un des aspects de cette tâche, l'impopulaire rationnement, avec son symétrique, le monopole de certains achats de matières premières. Je dois dire que le Cambodge s'accommode des multiples tracasseries inhérentes à des mesures aussi anormales, mais pourtant nécessaires, avec une bonne humeur que bien d'autres pourraient envier. Mais, bien entendu, nous ne pouvons demander que l'on sympathise avec nous dans ce travail décevant, dont on soupçonne rarement les difficultés, parfois insurmontables.

Aussi voudrions-nous donner une idée de l'autre aspect de la coordination industrielle, aspect qui est passionnant pour ses artisans, mais n'est guère connu du public, je veux dire la création d'industries nouvelles dans le cadre d'un plan harmonieux.

Je voudrais donc que cette modeste exposition donne aux Cambodgiens une idée de l'effort commun des Industries et Administrations d'Indochine, et, en particulier, de ce qu'ont réalisé les autres pays de l'Union, dont le destin est intimement lié à celui du Cambodge, dans le cadre de la Fédération Indochinoise. Je voudrais aussi qu'ils puissent y discerner l'empreinte des directives économiques du Grand Chef, directives lumineuses, saines et efficaces, auxquelles tout homme de bon sens ne peut que souscrire sans restrictions.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Trois lettres de Napoléon III à S. M. Tu-Duc

par GEORGES TABOULET

PARMI les documents qui, à la Foire-Exposition de Saigon, ont le plus longtemps retenu l'attention des visiteurs, il convient de citer, en toute première ligne, les lettres adressées par l'Empereur Napoléon III à S. M. Tu-Duc.

La teneur et même l'existence de ces lettres, soigneusement conservées dans les archives du Palais Impérial de Hué, étaient jusqu'à ce jour demeurées inconnues des divers auteurs qui se sont occupés de l'histoire contemporaine de l'Indochine.

Ces documents constituent de fort beaux spécimens de la diplomatique impériale. Enfermées dans de vastes enveloppes cachetées du sceau du souverain français, entourées d'un encadrement doré plus ou moins richement décoré, les trois lettres, de très grand format, portent, en grosse ronde, la suscription : « Napoléon, par la Grâce de Dieu et la Volonté Nationale, Empereur des Français, au Roi d'Annam, Salut ! »

Le corps de la lettre est en cursive, rédigé dans ce style apprêté, fleuri, emphatique, qui, de temps immémorial, est le langage traditionnel des cours souveraines. La signature autographe de Napoléon III est suivie du contreseing du ministre des Affaires Etrangères, Drouhin de Lhuys pour la première lettre, le prince de la Tour d'Auvergne pour la seconde, Emile Ollivier pour la troisième.

La première lettre se rapporte à l'ambassade en France du grand mandarin Phan-thanh-Gian ; elle est datée de Compiègne, le 10 novembre 1863. Napoléon III exprime au Roi d'Annam, « très haut, très excellent et très puissant prince, notre cher et bon ami », la satisfaction réelle qu'il a éprouvée à recevoir la mission extraordinaire envoyée par la Cour de Hué (1). L'illustre et sage Phan-thanh-Gian, continue l'Empereur, et les mandarins distingués qui l'accompagnent ont dignement justifié Votre confiance et nous n'avons que des éloges à donner de la manière dont ils ont rempli les devoirs qui leur étaient imposés. A leur retour, ils seront auprès de Votre Majesté les interprètes de nos sentiments d'amitié et d'estime. L'accroissement des relations politiques et commerciales entre la France et le Royaume d'Annam, le respect des étrangers dans les deux Empires, voilà quel est l'objet de nos vœux les plus chers. « Nous aimons à penser qu'il ne s'élèvera plus entre nous aucun nuage et que, dorénavant, les armes resteront dans le fourreau. Nous ne doutons pas que tel soit également le vœu de Votre Cour et le but de Vos efforts. Nous prions la Divine Providence de combler Votre Majesté de ses bienfaits. — Napoléon. »

La seconde lettre a pour objet d'accréditer l'amiral Ohier comme plénipotentiaire auprès de la Cour de Hué, en vue de la conclusion d'une novation au traité du 5 juin 1862, rendue nécessaire par la prise de possession, en 1867, des trois provinces occidentales de la Basse-Cochinchine. Napoléon III informe son « Très cher et bon ami, le roi d'Annam » qu'il a reçu la lettre, écrite par celui-ci le 20 avril 1868 et confiée par lui à l'amiral de La Grandière, rentrant en France. « Bien que les soucis de Notre Empire Nous aient empêché jusqu'ici de répondre à Votre Majesté, nous n'avons jamais perdu de vue les questions importantes pour les deux nations dont elle Nous a entretenu ». L'Empereur annonce au souverain de l'Annam qu'il a transmis à l'amiral Ohier, successeur de l'amiral de La Grandière, les instructions et les pouvoirs nécessaires pour con-

(1) MÉRIMÉE, l'impénitent persifleur, nous apprend que les présents d'usage envoyés en même temps que l'ambassade annamite, avaient fait, à leur déballage à Fontainebleau, au début de juillet 1863, une médiocre impression (*Lettres à une Inconnue*, tome II, p. 225). La lettre impériale ne fait aucune allusion à ces présents, dont il est possible qu'une autre lettre ait accusé réception.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Copie

Napoléon,

Par la grâce de Dieu et la Volonté Nationale,
Empereur des Français,
Au Roi d'Annam, Salut.

Très-cher et bon Ami, Nous avons vu la lettre que vous Nous avez écrite le 18e jour de la 8me lune de la 3me année de votre règne, et Nous avons reconnu des vœux que y avez exprimés pour Notre prospérité, ainsi que pour la continuation de la bonne amitié qui existe entre Nous. Des vœux que de Votre côté Nous formons pour Votre Majesté, que le plus que nous agissons de maintenir cette amitié en de s'expliquer avec la plus entière franchise sur les questions qui intéressent chacun de Nous. Depuis le traité conclu à Saïgon, le 5 Juin 1862, Nous avons chargé l'amiral Chasseloup-Laubat, Gouverneur de Notre Colonie de Cochinchine, de vous faire connaître Nos intentions au sujet des arrangements qui Nous paraissaient nécessaires pour compléter la paix de pacifier les esprits, et mettre fin aux troubles qui désolaient encore quelques provinces. L'amiral Chasseloup-Laubat s'était rendu dans la capitale de votre royaume, et il a eu avec vos ministres plusieurs conférences dans lesquelles il a fait connaître les vues de Notre Gouvernement. L'amiral Chasseloup-Laubat a quitté votre capitale sans avoir pu conclure aucun arrangement définitif. Votre Majesté a cru devoir envoyer auprès de Nous un ambassadeur chargé de Votre Lettre de créance. Nous avons reçu avec plaisir votre ambassadeur, et Nous avons entendu avec satisfaction les propositions qu'il a été chargé de Nous faire. Nous avons chargé le Gouverneur de Notre Colonie de Cochinchine de vous faire connaître Nos intentions. Nous avons chargé l'amiral Chasseloup-Laubat de vous faire connaître Nos intentions. Nous avons chargé l'amiral Chasseloup-Laubat de vous faire connaître Nos intentions. Nous avons chargé l'amiral Chasseloup-Laubat de vous faire connaître Nos intentions.

Fait à Paris, le 15e jour de la 8me lune de la 3me année de Notre règne, correspondant au 15e jour du mois de juin de l'an de grâce 1863.

Votre bon Ami,

Napoléon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

clure avec le Royaume d'Annam un arrangement apportant une solution satisfaisante aux questions pendantes entre les deux Etats, « un accord propre à concilier tous les intérêts selon la justice. Qu'aucun nuage ne s'élève plus entre Nous et que l'épée reste à jamais au fourreau. C'est Notre désir sincère et Nous ne doutons pas que tel soit également le vœu que Vous formez ». Cette lettre est datée du Palais du Saint-Cloud, le 28 août 1869.

Obligé de rentrer en France pour rétablir sa santé gravement compromise — il devait mourir le 30 novembre 1870 —, l'amiral Ohier eut à peine le temps d'amorcer la négociation dont l'avait chargé la confiance impériale. La troisième lettre de Napoléon III répond à un message du roi Tu-Duc, en date du 30 décembre 1869. L'Empereur des Français instruit le souverain de l'Annam du changement de gouverneur ; il lui fait part qu'il a investi l'amiral de Cornulier-Lucinière du soin de poursuivre les pourparlers. Napoléon III fait connaître les conditions auxquelles le gouvernement français est prêt à souscrire un nouveau traité : refus de retrocéder la province de Bien-hoa ; abandon de la portion de l'indemnité de guerre restant due par le Royaume annamite. Cette dernière lettre a été écrite au Palais des Tuileries, le 4 mai 1870, quatre jours avant le plébiscite soumettant à la ratification populaire les réformes constitutionnelles consacrant l'avènement de l'Empire libéral (1).

***

De pareils documents montrent la richesse des trésors conservés dans les Archives de la Cour d'Annam. Nous remercions très chaleureusement le « Nôi-Cac » d'avoir consenti, sur l'autorisation gracieusement accordée par S. M. Bao-Dai, à se dessaisir temporairement d'aussi précieuses reliques, au profit de la Rétrospective Historique de Saigon. Par ce geste, le Service de la Conservation des Archives de la Cour de Hué s'est acquis la gratitude, non seulement des organisateurs du Pavillon de l'Histoire, mais aussi celle des érudits et des simples curieux de l'histoire locale ou, plutôt, de l'histoire générale, car des textes de ce genre débordent le cadre de l'histoire purement régionale.

(1) Pas plus que l'amiral de La Grandière, pas plus que l'amiral Ohier, l'amiral de Cornulier-Lucinière ne put mener à bonne fin la laborieuse négociation dont il était chargé. A son tour, l'amiral Dupré, successeur de l'amiral de Cornulier-Lucinière, rechercha, avec une ténace insistance et un égal insuccès, la conclusion d'un instrument diplomatique avec la Cour de Hué. L'expédition du Tonkin, entreprise par Francis Garnier, à l'automne 1873, fut décidée en grande partie pour amener le gouvernement annamite à accepter un nouveau traité, dont l'amiral Dupré finit par obtenir la signature, la veille même du jour de son embarquement pour la France (traité d'amitié et d'alliance du 15 mars 1874).

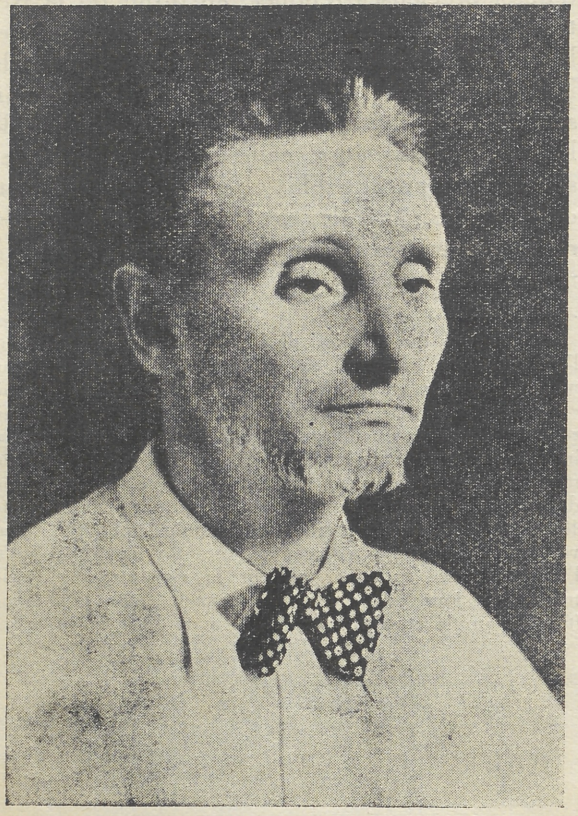
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Présentation de Michel CRESSON

Lauréat du second prix littéraire de l'Indochine

par J. H.

En 1924, Michel Cresson, qui vient de partager le prix littéraire de l'Indochine avec M. Pham-duy-Khiêm, était le plus jeune sous-préfet de France. En 1928, dégoûté de la politique (nous vous souhaitons de pouvoir écouter ses souvenirs, ils sont savoureux !) il bifurquait dans le cadre des Administrateurs des Services civils et prenait pas-



sage pour l'Indochine. Il a servi tour à tour comme Adjoint, Délégué puis Administrateur dans presque toutes les provinces du Tonkin, dont sept années dans les provinces de Haute-Région de Laokay, Sonla et Yênbay, province dont il est l'actuel Résident.

Il n'est pas « venu » à la littérature, mais il s'est toujours intéressé aux êtres et aux choses de ce pays en observateur avisé, en artiste, avec une sensibilité très vive et un soin méticuleux du précis. Cette inclination naturelle qui le porte à connaître et à comprendre s'est concrétisée en différents articles parus dans les revues savantes de l'Indochine : « Bulletin Economique », « Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient », « Bulletin de l'Institut pour l'Etude de l'Homme » : « Le Tabac du Vinh-bao », « Notes sur la coiffure des femmes Man Lan-Tiên de la province de Laokay », « Bracelets de sorciers au pays thai ». La diversité même de ces sujets atteste la curiosité, toujours en éveil, de son esprit. Ces dons d'observation et cette curiosité sont qualités d'administrateur et ses administrés se plaisent à reconnaître sa connaissance intime et sa compréhension des milieux autochtones, tant des peuplades de Haute-Région que des Annamites, et la sympathie efficace dont il use à leur égard. Mais ses amis n'ignorent pas aussi qu'il sait maintenir son esprit au-dessus de son ouvrage.

Son métier et ses goûts l'ont porté à faire en Indochine de nombreux voyages, les voyages que l'on fait autour de sa chambre, ceux que l'on fait en pénétrant derrière les bambous des villages si injustement négligés et dans l'âme de leurs habitants, et ceux qui vous mènent plus loin vers des horizons nouveaux que le grand public ne connaîtra jamais. Il est à cet égard un vrai sportif, non pas de la catégorie de ceux qui, assis derrière un bureau, opposent sur le papier des équipes décoratives, mais de ceux qui peuvent parcourir six cents kilomètres en selle, dévaler des pentes de 3.000 mètres ou se lancer dans les rapides sur d'étroites pirogues. C'est de ces voyages qu'est issue « Haute-Région », notes croquées à l'étape, ainsi que nous l'apprend sa dédicace à Victor Ségalen.

Ce nom mis en tête du volume dit assez les influences littéraires de Michel Cresson : avec Ségalen, c'est le Claudel de « Connaissance de l'Est » et c'est le Jules Renard des « Histoires Naturelles ».

C'est aussi par la clarté, la phrase un peu sèche, la recherche du mot exact, celle de son père, M. André Cresson, professeur de philosophie, auteur de nombreux ouvrages, qui a eu un puissant ascendant sur toute une génération et qui, par une curieuse rencontre, se trouve aussi avoir été le maître de M. Pham-duy-Khiêm.

Nous espérons que Michel Cresson ne bornera pas là ses essais littéraires. Nous croyons savoir d'ailleurs que paraîtra prochainement un volume de contes inspirés de l'Indochine, et dans l'avenir de nouvelles images du Tonkin qui compléteront en un triptyque celles qu'il nous a données de la Haute-Région. Il prépare aussi un travail d'érudition sur les mœurs et les arts annamites.

Dût sa modestie en être offensée, terminons en signalant que Michel Cresson a fait à l'amiral Decoux le généreux abandon du montant total de son prix au profit de l'œuvre de la Cité Universitaire, afin de faciliter les études supérieures de jeunes intellectuels indochinois.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Mèo à fleurs de Pakha (Tonkin).

LE PEUPLE MÈO

par Michel CRESSON

LORSQUE, après avoir parcouru les vallées thai de la haute région où les rizières fertiles s'étendent en plateaux harmonieux dans un cadre équilibré, puis les premières pentes des cultures man où dans un désordre choquant se mêlent les ray, la brousse et la forêt en reconstitution, lorsqu'on parvient, au delà des cols, par des altitudes de plus de 1.000 mètres, aux sources des grandes rivières, on trouve un paysage aux formes arrondies absolument dénué de toute végétation arbustive, dénudé, dévasté, razzié, sans aucun souvenir de la forêt jusqu'aux limites de l'horizon ; c'est le pays mèo, une perspective d'herbe à paillote et de fougère ; par place, le sol érodé, effondré en immenses cratères rouges ou gris ; la roche apparaît ; la terre se latérise.

A mi-hauteur des crêtes, quelques touffes de bambou décèlent les hameaux dissimulés dans un pli du terrain. Ils sont difficiles à deviner ; mais, lorsqu'on en a vu un, on en découvre aussitôt de nombreux autres en couronne tout alentour. Des sentiers impossibles dressés comme des échelles y conduisent à travers la montagne.

Montons-y. Il faut du courage et du souffle, de bonnes chaussures ou les pieds nus, ou, comme les Mèo à la mauvaise saison, des crampons de fer adaptés par des ficelles à des chaussons de feutre chinois.

Trois ou quatre maisons seulement composent chaque hameau. Mur et toiture, toute la maison est faite de planches de « peu mou », fendues à la hache plantées au sol à côté les unes des autres, sans assemblage, laissant des interstices où passer la main. Dressées pour la pluie, sans ouverture, il y fait noir et l'on y gèle. Veut-on de la clarté ? il suffit d'enlever une ou deux planches ou d'écarter une tuile du toit. A terre, un foyer en étoile de bûches résineuses dispense sa chaleur et sa lumière au cercle pressé des Mèo qui l'entourent étroitement ; un nuage lourd de fumée qui ne sait par où s'échapper suffoque et couvre toute chose d'une couche de suie uniforme, ce qui fait paraître la case comme construite de charbon de bois.

C'est une grande salle en deux ou trois pièces cuisine et réception. Un carré de papier collé au centre de la cloison et c'est l'autel des ancêtres : quelques plumes de coq et des sortes de cocottes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en papier figurent les repas culturels et des lingots de métal. Côté cuisine, des chambres minuscules, isolées les unes des autres par des parois qui seraient bien peu discrètes si elles n'étaient couvertes d'innombrables et d'innommables chiffons, vieux costumes usagés, qui servent de couvertures aux hommes et de nids à la pouillerie. Des toiles d'araignée alourdies de suie doublent cette collection de tissus crasseux.

Suspendus aux murs, au sol et au grenier, un mobilier de cuves, de métiers à tisser et à lustrer, des presses, des meules, au moins un service de fumeur, et toute une récolte colorée de barbes de maïs, de gerbes de riz et de gigantesques pelotes de lanières de chanvre.

L'homme craint les génies. Il dispose pour les bons des offrandes dans l'intérieur de sa maison et pour les mauvais, il suspend aux portes des épines et des sabres de bois pour les effrayer et dans les cimetières, au bord des chemins, des rameaux de ronces protègent les tumuli de galets qui recouvrent les morts.

Tout autour de la maison, la porcherie, les écuries : monté sur pilotis et couvert d'une toiture de

LAOKAY Tonkin). — Mèo-Hoa joueurs de Khène.





LAOKAY (Tonkin,. — Jeune fille Mèo-Hoa.

planches, le logement du bétail est aussi confortable, si l'on peut dire, que le logement de son maître.

Tel est le cadre de la vie du Mèo. Etre rude, primitif, il se suffit de peu. Peut-être plus grande et plus neuve, la maison du notable ne diffère pas de celle du commun.

***

L'homme, vous le connaissez pour l'avoir admiré à Chapa, avec la même curiosité qu'il mettait lui-même à vous examiner. Grand, les cheveux noirs et souvent roux, les reins souples, la tête osseuse bien droite sur la nuque solide, il donne une impression de force et d'agilité. Il va d'une allure régulière et rapide qui fait fi des côtes les plus raides, les jambes jetées en dehors comme un ours.

Sa compagne est courtaude, bien en chair, les joues luisantes, tendues en balles épanouies bien nourries de maïs. Sur l'âge, elle tourne à la petite vieille ratatinée.

C'est une belle race, robustement charpentée ; elle ne paraît pas très prolifique, mais elle n'est pas non plus en décroissance. Les vieillards de plus de soixante ans sont rares. Dans l'ensemble de l'Indochine, le chiffre de la population peut être de l'ordre de 150.000 têtes, d'ailleurs impos-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sible à préciser dans l'état actuel des statistiques (1).

Il existe différents clans mèo : le Mèo noir, le Mèo rouge, le Mèo blanc, le Mèo fleuri, le Mèo vert.

Ils se distinguent les uns des autres par leurs costumes. Mais tous ces costumes ont entre eux un air de ressemblance : le bleu domine et le tissu de chanvre.

Les femmes portent dans presque tous les clans une jupe plissée soleil, en cloche, coupée court au-dessus du genou, flottant de-ci, flottant de-là au mouvement déhanché de la marche ; une tunique longue et un turban en large auréole ; jupe et tunique sont ornées de dessins géométriques, losanges et svastika en batik blanc, jaune et bleu, rehaussés de broderies au point de croix et de morceaux d'étoffes rapportées de tons heurtés, rouges et blancs. Les pieds sont nus, mais les jambes sont couvertes d'un métrage effarant de bandes molletières de toile bleue ou blanche qui en font deux poteaux solides à l'abri de tout accident. Par contre, la tunique reste largement débraillée sur une poitrine qui mériterait le plus souvent une vêture plus ajustée.

Les hommes ont un costume simple : pantalon tombant aux fesses, veste courte laissant les reins nus. Le décor se réduit à quelques parements, à des galons de tons vifs aux manches et aux bouts flottants des ceintures garnis de franges. Mais ils aiment se couvrir de bijoux d'argent. Tous portent au moins un collier et parfois plusieurs : simple mais pesant anneau d'argent brisé à deux têtes de grues affrontées, alourdi de chaînes suspendues qui brinqueballent sur la poitrine des notables, enrichies de fétiches, dents de tigres, couple de poissons, plaques votives et agrafes man. La mèche qui subsiste au sommet du crâne soigneusement rasé, ramenée en chignon ou tombant sur l'épaule, l'œil noir qui vous fixe franchement, le sourire aux dents blanches qui supplée à la connaissance de notre langue font partie du costume traditionnel.

***

Le Mèo demande à la terre sa nourriture, son costume et ses excitants : le maïs qui forme le fond de son alimentation, le riz et les légumes ; le chanvre ; l'alcool de maïs et de riz, aigrelet et parfumé ; le tabac et le pavot à opium dont il use régulièrement dès l'âge mûr.

C'est un éleveur de porc, de bœuf et de cheval. Dans les porcheries auprès de sa maison, il engraisse en stabulation des porcs fabuleux qui se refusent à mouvoir leurs ventres monstrueux ; il lâche bœufs et chevaux de bât dans les pâturages de la montagne où le troupeau livré à lui-même se développe librement ; dans ses écuries, il garde de beaux chevaux de selle, trapus, assez petits, mais incomparables sur les routes mèo.

Industrieux, ingénieux et habile de ses mains, il est aussi forgeron et fondeur ; il forge lui-même ses outils, ses fusils, ses couteaux et fond le soc de ses charrues et les métaux précieux dans des coupelles et des moules de terre réfractaire. Ses femmes tissent, teignent, taillent et brodent ses costumes après avoir fait subir une longue préparation aux lanières de chanvre qu'elles attachent bout à bout d'un roulement agile des doigts tout en vaquant à leurs occupations, tordent et blanchissent au moyen de machines rudimentaires de bois et de cuir.

Tous ces produits demeurent dans le pays. Le Mèo fait juste pour son usage les quantités qui lui sont indispensables ; il ne demande à l'étranger que le sel, avant la guerre le pétrole et, par luxe, quelques tissus de coton et de la vaisselle ; il demande aussi au commerce l'argent frais nécessaire pour payer ses impôts. Cet argent et ces marchandises limitées, il les trouve au marché thai le plus voisin, quelquefois à plusieurs jours de marche de chez lui, en échange de son bétail, de son opium, de ses tissus. C'est pendant la courte saison sèche d'hiver, la plus commode pour circuler par les routes de montagnes. On le rencontre alors, hotte au dos avec son matériel de campement et sa pacotille, poussant devant soi des théo-

Sur la route de Sam-Neua : Femmes Mèo.



Photo HESBAY

(1) Ch. Robequain, *L'Indochine française*, p. 45 : « Ils ne sont pas 100.000 dans l'Union ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



PAKHA (Tonkin). — Femme et enfants Mèo.

ries de gorets noirs et de bœufs roux, ou, comme des moutons, le troupeau de ses petits chevaux maigres et hirsutes, chargés de bâts.

Mais depuis la guerre, le Mèo est riche : il vend son opium sur place un bon prix et comme il ne trouve plus à échanger les produits qui lui manquent, il reste chez lui et mange son bétail, ce qui contribue à la raréfaction et à la hausse de la viande sur le marché indochinois.

***

Autour des maisons, vergers de pommiers aux fruits acides, de pêchers rabougris et d'arbres à huile, potagers de choux de Chine et de haricots, jardins de pavots enclos en carrés à l'ombre fraîche d'un pli de terrain : décembre voit la tache claire des jeunes plants, lumineuse et veloutée sur les pentes arides, février la parure de ses fleurs à cinq couleurs, mars la cueillette minutieuse à la raclette du latex divin dégouttant des têtes scarifiées. Et c'est là tout le jardinage du Mèo.

Il pratique ray et feu de brousse. L'un pour la culture, culture de maïs et de riz ; l'autre pour l'élevage du cheptel important de superbes bœufs roux et de chevaux. C'est pour sa nourriture et pour sa sauvegarde. A la fin de la saison sèche, vers février, mars, le Mèo met le feu à la paillote au pied des massifs. Les hautes flammes montent et lèchent la montagne plusieurs nuits et plusieurs jours. Elles laissent après elles de larges taches tristes et difformes que les premières pluies enluminent d'un glacis vert. Les animaux demandent ce fourrage tendre, ils renâclent devant la paillote dure des montagnes. L'incendie a rasé toute végétation. Les fauves, qui ne se déplacent que sous la protection d'un couvert, dès lors n'osent plus approcher les troupeaux dont de larges espaces dénudés les séparent.

Sur ces prairies vouées à l'élevage, le Mèo laboure par endroit de grands carrés réguliers ; il pousse sa charrue dans une position presque horizontale ou, échelonnés sur les pentes escarpées par équipe de 5 à 10, hommes, femmes et enfants, il défonce la terre à la houe. Il y cultive pauvrement riz de montagne et maïs, et le chanvre qui le vêtira.

Chacun choisit ainsi le secteur qui lui convient. Le terrain est à la communauté, le travail limite la propriété aux seuls fruits de la terre.

Les rizières en terrasse sont biens privés. Elles occupent en plateau le fond des vallées, aux bords des torrents qui les arrosent ou s'étagent en étroites marches d'escalier sur les côtes les plus raides où les sources cascadantes les baignent par gravitation. Sur les flancs des montagnes, elles filent la courbe au gré des mouvements du sol, tracent de majestueux degrés presque jusqu'aux premières cases et s'étalent en rond sur les sommets. Le Mèo sait faire pour les irriguer d'importants ouvrages pleins d'ingéniosité : il construit des canaux qui amènent l'eau sur le versant des montagnes souvent de plusieurs kilomètres et parfois des aqueducs, édifices légers de bois et bambou, mais assez audacieux pour franchir des vallons de plusieurs dizaines de mètres de largeur.

Dans les bas-fonds, des paillotes sur pilotis où peuvent se reposer au milieu du jour les cultivateurs ou les moissonneurs, trop loin de leur chez-soi, bien haut au-dessus de leurs têtes, à mi-hauteur des crêtes, témoignent de la propriété mèo du sol.

Telles sont les méthodes de culture du Mèo : jardinage du pavot à opium et des cultures potagères, culture sur ray du maïs et du riz, entretien des pâturages par feux de brousse, culture pauvre des pentes dénudées et culture riche en rizières irriguées.

Mais ces rizières sont rares, et rays et feux de brousse finissent d'année en année par appauvrir les régions qu'il occupe au point de ne plus pouvoir suffire à sa subsistance. Alors le Mèo émigre. Il va ailleurs vers le sud chercher un nouveau coin de montagne forestière où il puisse s'installer et vivre avec les siens.

***

Sur l'émigration du peuple mèo, et sur ses coutumes, le R. P. Savina a écrit un livre savoureux, « Histoire des Miao ». C'est trop souvent le produit d'une imagination fleurie au service de la Foi. C'est ainsi que sur quelques vers d'une épopée mèo, le Révérend Père fixe l'origine de la race autour de l'emplacement de la Tour de Babel ; peut-être ; il la fait ensuite promener à travers toute la Chine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et jusque par delà le cercle polaire ; et c'est plus vraisemblable ; pour moi, je verrais même volontiers un cousinage entre Mèo, Esquimaux et Ainos, hommes, vêtements et même chiens.

Il en reste que le peuple mèo est un peuple migrateur, étranger à l'Indochine, comme il l'est à la Chine d'où il vient, rétif à toute fusion avec les peuples avec lesquels il vit en contact.

Au Tonkin, les notables des clans du nord de la Rivière Noire déclarent tous que leurs ancêtres venaient du Yunnan et se sont établis sur les lieux où ils vivent eux-mêmes actuellement depuis sept ou huit générations c'est-à-dire depuis 150 à 200 ans. Dèo-van-Tri disait à Pavie (1) que sur la Rivière Noire, les Mèo étaient encore inconnus en 1860. Il semble bien, en effet, qu'à cette date les Méo se soient intallés « manu militari » en assassinant purement et simplement les occupants thai des rizières des vallées hautes. Aux Houa-Phan (Sam-neua), ils ne sont arrivés que depuis une trentaine d'années. Et c'est maintenant seulement qu'ils atteignent au Laos la latitude de Thakhek. Au Tran-Ninh cependant leur présence était déjà signalée vers 1890.

Tel est le schéma historique de ce mouvement d'émigration vers le sud. Il s'inscrit sur le terrain, en vastes territoires délabrés par les feux.

Le Mèo ne se métisse pas. Il demeure un des peuples les plus purs de l'Extrême-Orient. En contact avec des populations d'origines différentes,



CHAPA (Tonkin). — Jeune enfant Mèo.

PHONG-THO (Tonkin). — Femme Mèo blanc.



Chinois, Lolo au Yunnan, Nung, Man, Thô dans le Haut-Tonkin, Thai, Lào, Siamois au sud de la Rivière Noire, partout il est resté lui-même, ignorant systématiquement ses voisins, dont toute sa manière de vivre le sépare :

Sa langue traînante tout en voyelles claironnantes, sans affinité avec les leurs, son courage au travail, ses méthodes de culture, son analphabétisme, sa religion barbare. Par-dessus tout, son besoin physique d'une faible pression atmosphérique, d'un air léger qui l'oblige à vivre dans les hautes montagnes, là où les populations autochtones ne montent pas ; dans leurs vallées au contraire le Mèo ne résiste pas ; s'il est contraint d'y demeurer, il en meurt ; il lui faut les pentes abruptes, le froid, la brume latente, tout ce qu'abhorrent Thai et Lào, amants passionnés du soleil et des plaines.

Ainsi demeure-t-il dans le parterre des fleurs ethnographiques de l'Indochine l'une des plus captivantes sinon des plus rutilantes.

***

(1) Cf. Pavie, *La conquête des cœurs* (1921), page 348 : « Deo-van-Tri.. parlait de ces Mèos peuplant les sommets et dont l'arrivée date de 25 ans ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LAICHAU (Tonkin). — Femmes Mèo blancs. Photo HI-SBAY

Faut-il ajouter pour terminer qu'il a le curieux privilège, au milieu des races indolentes de l'Extrême-Asie, de présenter jusqu'à un certain point un cousinage avec l'Européen, cousinage qui se fait mieux jour à travers les besoins de vie autarchique de l'Indochine ? Peuple à cheveux roux, actif et travailleur, il vit dans un paysage d'Auvergne, dans des régions où l'air est pur comme cet air de France que nous allons chercher dans les stations climatiques. Il tisse une étoffe qui rappelle notre toile de lin et sa forge ressemble à celle du forgeron de mon village. Cultivateur de chanvre, éleveur de bétail comme les paysans de chez nous, comme chez eux aussi on ne trouve que chez le Mèo les pêches roses et sucrées, les pommes acides, les mûres et les framboises dont le nom seulement vous fait venir l'eau à la bouche et le souvenir nostalgique de nos champs et de nos jardins.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES STATIONS
BALNÉAIRES
DE L'INDOCHINE



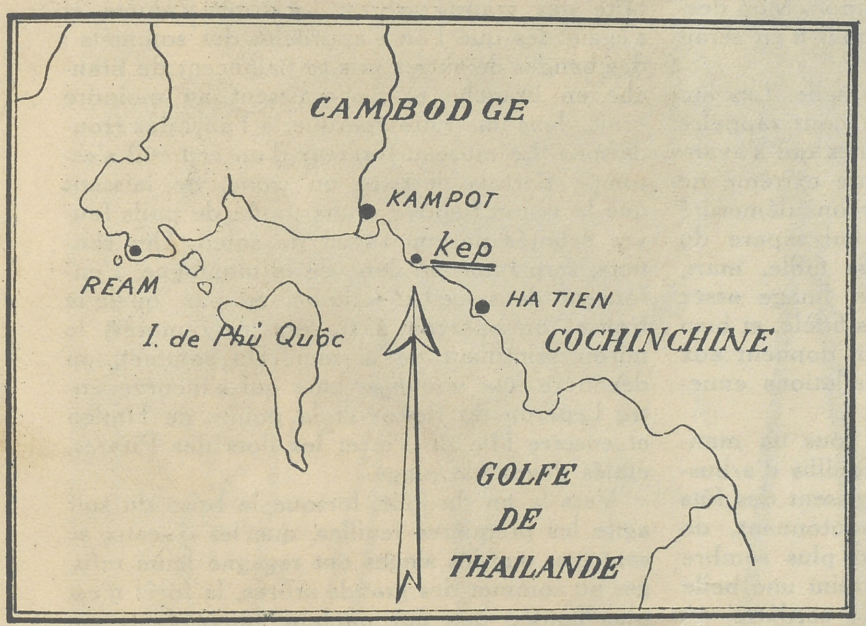
Photo HESBAY

KEP
PLAGE POLYNÉSIENNE

par Robert VANNEL

« Derrière nous, les grands pics s'élançaient dans le ciel clair et profond. Dans toute l'étendue de cette baie, déployée en cercle immense, les cocotiers s'agitaien sur leurs grandes tiges, la puissante lumière tropicale étincelait partout. Le vent du large soufflait avec violence, les feuilles mortes voltigeaient en tourbillons, la mer et le corail faisaient grand bruit. »

(Pierre LOTI, *Le mariage de Loti.*)



N'EST-ce point en quelques lignes une description fidèle de la plage de Kep ? Ceux qui ont eu la joie de vivre sous les cieux privilégiés des mers du Sud, n'ont-ils pas éprouvé un rappel nostalgique de leurs souvenirs, lorsque, débouchant au travers des montagnes, ils ont, pour la première fois, aperçu entre les cocotiers, les eaux de la baie ?

La chaîne de Kep, dont les derniers éperons plongent à pic dans la mer, n'évoque peut-être que d'assez loin les sommets majestueux des îles du Pacifique. La baie n'a certes pas cette courbe harmonieuse et lascive des golfes polynésiens ; ses cocotiers, moins nombreux, moins denses, n'ont pas, sans doute, la puissance de ceux qui bordent les récifs coralliens du Grand Océan. Cependant, rien de ce qui fait le charme de ces îles heureuses, ne manque à la plage de Kep. La montagne,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo HESBAY

la forêt, les palmes agitées par la brise, la mer qui murmure, tour à tour méchante et apaisée, le vent du large, l'éclatante lumière, tout y rappelle les lieux étranges et magnifiques qui enchantèrent tant d'artistes et de poètes. Le site de Kep n'a encore tenté, ni la palette d'un Gauguin, ni la plume d'un Loti, d'un Stevenson ou d'un Jack London. Mon dessein est seulement de montrer qu'il n'en serait pas indigne.

Kep, en cambodgien, signifie selle. Les autochtones lui ont donné ce nom pour rappeler le contour singulier des montagnes qui s'avancent jusqu'au rivage. Leur pointe extrême ne figure-t-elle pas, en effet, l'arçon démesuré d'une selle gigantesque qu'un col sépare du troussequin, un troussequin à sa taille, mais, plus élevé, à la manière arabe. Image assez peu poétique, j'en conviens, mais fidèle, et bien dans la manière des Khmer, qui donnent aux termes géographiques, des appellations ennemies de toute abstraction.

Ces montagnes disparaissent sous un manteau continu de verdure. D'un fouillis d'arbuste, de fougères et de lianes, surgissent des fûts immenses, à l'écorce claire, moutonnant, de leurs énormes panaches le fond plus sombre du sous bois. La végétation y atteint une belle puissance. Au sein de son ombre verdâtre, où la lumière, tamisée par le réseau épais des branches, ne pénètre guère, règne le silence habituel de la forêt dense, que rompt seulement, à intervalles, le vol lourd et haletant d'énormes toucans ou le hululement triomphant des gibbons qui se répondent d'une cime à l'autre, clamant leur joie à la lumière, au faîte des grands arbres. La forêt s'anime et s'égaie dès que l'on s'approche des sommets : des bandes de singes gris se balancent de branche en branche et disparaissent au moindre bruit, dans une fuite éperdue, à l'abri des frondaisons. Le museau fureteur d'un écureuil s'estompe parfois derrière un tronc, ne laissant que la vision fugitive d'une touffe de poils fauves éclairés par un rayon de soleil. Des sentiers, serpentant au flanc de la montagne, s'enfoncent dans cette solitude et par quelque trouée, on aperçoit à travers les ramures, le miroir scintillant de la mer. Du sommet, on découvre une immense baie qui s'incurve entre l'éperon du Bokor et la pointe de Hatien et enserre l'île du Pic et les îlots des Pirates, étalés devant la plage.

Vers la fin du jour, lorsque la brise du soir agite les premières feuilles, que les oiseaux se sont tus, que les singes ont regagné leurs refuges au sommet des grands arbres, la forêt n'est plus hantée que par quelque fauve égaré ou

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par quelque éléphant solitaire qu'une mystérieuse migration ou un appel, venu d'un autre âge, conduit, une fois l'an, vers la mer.

On raconte que, par certaines nuits de saison sèche, lorsque la lune resplendit sur la nature endormie, que les feuilles des cocotiers sont autant de fuseaux d'argent, de grosses masses mouvantes, venues de lointains fourrés des Cardamomes, sortent de la forêt. Dans le silence nocturne, que trouble seulement le bruissement métallique des palmes, elles s'avancent pesamment vers la plage, laissant dans le sable humide de monstrueuses empreintes. Nul homme ne semble en avoir jamais été témoin. Un nouveau Toomai, juché sur l'encolure puissante de quelque Kala Nag, nous contera-t-il un jour, sa danse magique ou les jeux des « frères sans maîtres » de sa monture, au bord des flots phosphorescents ?

***

La plage de Kep ne possède, ni le sable aveuglant de blancheur des îles polynésiennes, que l'on retrouve plus haut dans le golfe de Thailande, sur les grèves du Koh Rong de la « Ligne d'Ombre », cher à Conrad, ni l'onde limpide qui se joue dans les bancs de coraux des mers du Sud. Les vagues de la baie ne roulent au rivage qu'un sable mordoré, qui se marbre parfois de gris et même de noir ; ses eaux d'un vert un peu glauque, se troublent souvent sous le souffle de la mousson de suroît ; mais les cocotiers qui l'entourent sont-ils différents, si ce n'est pas la taille, de ceux de Tahiti ou de Moorea ? Leurs longues tiges claires, surmontées d'un bouquet de palmes luisantes, ondulent, ici comme là-bas, au-dessus des flots. A l'arrière-plan, des aréquiers dressent, haut dans le ciel, au sommet de leurs troncs filiformes, leur maigre panache de feuilles et l'on se surprend parfois à rechercher, anxieusement, d'un même regard, un cocotier droit et un aréquier tordu, qui, selon un dicton cambodgien, vus en même temps, sont un gage de bonheur. Dans l'intervalle des troncs, les lauriers-roses, les bougainvillées, les hibiscus, les alamandas, jettent, dans cette symphonie en vert, la note claire de leurs rouges, de leurs violets et de leurs jaunes.

Par instants, la ligne des cocotiers s'interrompt pour faire place aux bouquets touffus des badamiers, qui alternent, suivant la saison, le vert clair de leurs jeunes pousses, émaillé de corolles blanches et le rouge cuivré de leur feuillage desséché.

Plus loin, devant le bungalow, les cocotiers s'épaississent ; c'est une véritable forêt, où le tapis d'herbe rase, parsemé de sensitives apeurées, se zèbre, après l'orage, de longues palmes séchées crissant sous les pas. La lumière s'y livre aux plus belles fantasmagories. Tour à tour, les longues nervures brillantes se dorent au soleil levant, s'assombrissent sous le ciel d'orage, rutilent lorsque la pluie lourde coule de la pointe de leurs feuilles. Flamboyant sous les feux du couchant, elles s'argentent sous la lune.

***

Différant en cela des plages de Polynésie, la plage de Kep n'a pas le charme sauvage d'une nature inviolée. Bien qu'aménagée avec un goût très sûr, elle a de trop belles pelouses et manque, peut-être, de quelque fantaisie dans sa belle ordonnance. La variété de ses sites en fait cependant un délicieux microcosme où



Photo LHUI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tout est réuni pour le plaisir des yeux. Ici c'est un éperon rocheux, plongeant à pic dans la mer, sur lequel vient se heurter l'éternel ressac. Là, une conque sablonneuse bordée de palmes, plus loin, un encorbellement au pied duquel se rue la mer sauvage, ailleurs, la forêt envahit la mer et les flots découvrent, à chaque marée, l'entrelacs des racines de quelque arbre isolé, rampant entre les pierres. Chaos de rochers, forêt noyée, grèves de latérite, plages de sable, s'échelonnent sur quelques kilomètres à peine. Mais, hélas ! point de vahinés aux pareo bariolés, point de pêcheurs au torse de bronze luisant sous le soleil, point de pirogues à balancier, à demi tirées sur le sable, point de upa-upa dans les nuits claires des tropiques, point de Rarahu, coiffée d'une fleur d'hibiscus, chantant d'une voix grêle, le regret de son bonheur enfui...



La mer à Kep est presque souriante. Au petit matin, lorsque le soleil est encore caché par la montagne, c'est un infini sans rides reflétant le pur azur du ciel ou quelques nuages légers rosis par l'aube naissante.

A peine ses premiers rayons ont-ils réchauffé la terre, que la brise se lève, un léger friselis parcourt la surface de l'eau, de petites vagues ourlées d'écume s'irisent au soleil. Aux teintes neutres du matin succède ensuite la gamme des verts et des bleus, et lorsque le jour baisse, la mer reflète les nuages pourpres du couchant. Au crépuscule, sur le ciel encore clair, qui se teinte parfois d'une pâle couleur verte, les bords escarpés des montagnes de Phu-quôc cachent, d'un écran bleu, le fond de l'horizon. Dans cet air pur, sous cette radieuse lumière, le ciel est un perpétuel émerveillement. Tantôt c'est une voûte d'azur sans tache, ou un rideau laiteux à peine teinté, tantôt il se couvre de sombres nuées annonciatrices d'un orage ou des stries fulgurantes de stratus impalpables aux couleurs changeantes. La pluie, elle-même, n'y est pas sans charme. Jamais obsédante, jamais pénible, elle tombe en grosse gouttes chaudes et odorantes, ranimant les teintes, adoucissant l'atmosphère et donnant une vigueur nouvelle à tout ce qui vit. Après les ondées de l'après-midi, lorsque les montagnes sont encore encapuchonnées de nuées, et que le soleil decsend à l'horizon, c'est une véritable apothéose. A peine son disque sanglant a-t-il disparu derrière Phu-quôc que le ciel s'embrase, les nuages par lentes transitions passent du blanc au rose, puis au rouge, de longues traînées de vert ou de bleu viennent parfois s'y mêler, virant in-

Photos HESBAY



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sensiblement au violet et à l'indigo, pour se fondre dans une grisaille claire, précédant cette demi obscurité qui, dans la nuit, baigne ces rivages.

Kep, merveilleux tryptique où ciel, mer et forêt ont chacun leur part de féerie.

Kep vaut surtout par la beauté et l'urbanité de ses paysages, la douceur et l'égalité de son climat, le calme de son ambiance. Il n'y a pas à proprement parler de saison et si l'époque des vacances est la plus animée, si elle retentit de cris et de chants qui se mêlent au bruit



Photo LHUISSIER

Tel est le cadre de la station balnéaire de Kep, cadre un peu trop humanisé, au gré de certains, par les efforts de ceux qui la tirèrent du néant. Une route en corniche, de quatre kilomètres, sépare les flots de la montagne. La forêt se discipline, le sous-bois, ses lianes et ses fougères disparaissent et l'ombre des grands arbres s'étend sur de vertes pelouses clôturées de barrières blanches. Les chalets, les villas, le bungalow s'insinuent entre route et montagne, rompant l'harmonie frustre de cette splendide nature. Seuls subsistent quelques arbres géants, contraints désormais d'abriter le repos des hommes.

des vagues et à la plainte du vent, chaque période de l'année a son attrait et ses habitués fidèles. Les estivants y trouvent, outre les jeux de l'eau, les sports nautiques et les sorties en mer, des promenades en forêt et des randonnées à bicyclette, avec plusieurs circuits possibles sur d'excellentes routes asphaltées. Dans un cadre unique, un golf de neuf trous, en cours d'aménagement, leur offrira bientôt un parcours varié, accidenté et accessible en toutes saisons. Plusieurs tennis sont à la disposition des touristes ; un stade, doté des aménagements les plus complets, sera bientôt achevé, où les jeunes des camps de jeunesse qui,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chaque année, y séjournent plusieurs mois, pourront se livrer aux exercices physiques les plus variés.

Kep, plage des enfants et des jeunes, mais aussi des personnes d'âge ; les amateurs de pêche — si tant est que ce sport leur soit particulièrement réservé — peuvent trouver, aux bords de l'île du Pic et des innombrables îlots de l'archipel des Pirates, les victimes les plus variées : poissons de roche ou de sable, grosses pièces ou menu fretin, vieilles énormes, brochets voraces, daurades pansues, fines aiguillettes y voisinent avec raies, maquereaux, bonites et... requins. Les coquillages et les crustacés, crabes, palourdes, oursins, escargots de mer s'y rencontrent à profusion, dans une eau d'une merveilleuse limpidité.

La plage de Kep n'a cependant connu jusqu'ici qu'une vogue relative ; appréciée des Cambodgiens, elle n'a guère tenté d'autres Indochinois, bien qu'elle compte parmi ses fidèles des estivants de Cochinchine. Elle offre cependant de réelles facilités de séjour. Un coquet bungalow, admirablement placé entre mer et forêt, réserve aux touristes une table renommée et des chambres spacieuses et bien ventilées, dans de petits pavillons édifiés sur le front de mer. Des villas sont annexées au bungalow ; dotées du meilleur confort, elles séchelonnent sur les premières pentes de la montagne, dans les fleurs et la verdure.

Toutefois, le succès de Kep de jour en jour s'affirme. Les travaux d'assainissement, qui y ont été entrepris et qui sont poursuivis, malgré la rigueur des temps, ont encouragé les constructions. Cinq nouvelles villas sont en voie d'achèvement, six lots de terrain viennent d'être adjugés et seront construits dans l'année qui va suivre. De la plage au village, tout le terrain est approprié, et déjà, les lots situés en arrière ont été demandés. De nouvelles rues vont être tracées et dès à présent certains problèmes de voirie, d'adduction d'eau, d'extension du réseau électrique se posent avec acuité.

Kep, petite station qui semble perdue sur les rivages du golfe de Thailande est encore trop méconnue. Son charme subtil et la variété de ses paysages ont enchanté tous ceux qui eurent, un jour, la joie de la découvrir. Combien sont déjà venus sur sa plage retrouver des images qui leur furent chères et y ont évoqué, sous un ciel constellé de myriades d'étoiles « tournant lentement autour de la Croix du Sud », le bruissement des palmes agitées par la brise, qu'ils entendirent sous d'autres cieux...

***

Kep, telle que nous la voyons aujourd'hui,

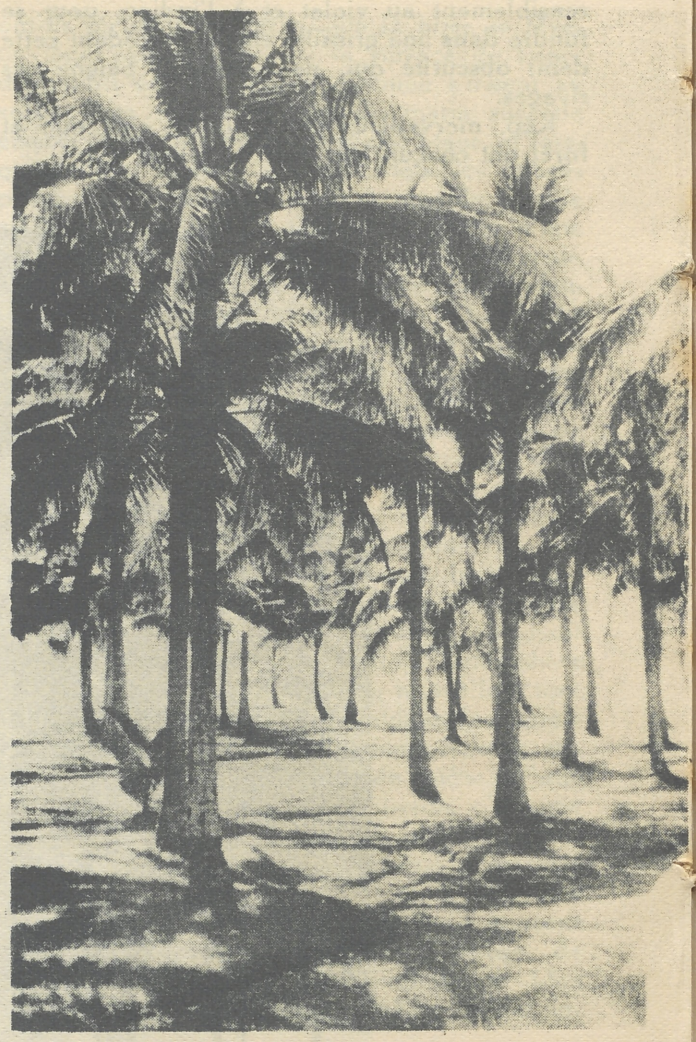


Photo LHUISSIER.

n'est pas une parcelle de nature sauvage, ses cocotiers, ses aréquiers, ses lauriers-roses et ses bougainvillées, ses hibiscus et ses alamandas, ses pelouses et ses sentiers, sont l'œuvre d'un homme de goût dont les Cambodgiens vénèrent le souvenir. Une description de Kep, pour aussi insuffisante soit-elle, le serait encore bien plus, si elle ne soulignait le labeur patient et tenace de celui, qui, parmi les Français au service de l'Indochine, fut en même temps qu'un des plus effacés, un des plus grands. Il conçut Kep et le réalisa, domestiquant la nature rebelle, assainissant la région et la dotant peu à peu de tout ce qui peut être utile au séjour des hommes et à leurs plaisirs. J'ai nommé M. Richomme, qui, pendant douze ans, présida aux destinées de la province de Kampot. Dans sa paisible retraite, quelque part dans notre douce France, puisse-t-il sentir monter vers lui l'hommage reconnaissant de tous ceux que Kep a conquis.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES JEUX DE CERFS-VOLANTS CHEZ LES ANNAMITES

D'après une communication faite par M. NGÔ-QUI-SON, *à l'Institut Indochinois pour l'étude de l'homme.*

AUTREFOIS, les jeux de cerfs-volants constituaient un véritable concours où le premier des joueurs remportait un prix assez avantageux : témoin ce dicton par lequel un père dit à son enfant :

Cầm giây cho chắc,
Lúc lắc cho đều,
Để bố đâm riều,
Kiếm gạo con ăn.

(*Tiens bien la corde,*
Et remue-la régulièrement,
Afin que j'élève le cerf-volant dans les airs,
Pour te procurer du riz.)

A l'heure actuelle, au village de Võ-dương (vulg. Làng Tri, Bacninh, Tonkin), on organise encore chaque année, vers le début de l'été, un concours de cerfs-volants et un grand nombre d'amateurs de ces jeux y participent.

Chez les Annamites, les cerfs-volants n'ont pas tous la forme qu'on leur donne ailleurs ; ils représentent les sujets les plus variés, mais principalement des astres et des animaux. Quelles que soient leurs formes, ils sont composés d'une carcasse en bambou recouverte de papier giấy-bản. Une cordelette appelée lèo est attachée en Y à leur milieu. Ils sont confectionnés par les joueurs eux-mêmes et ne sont pas mis en vente.

Ces jouets demandent beaucoup plus d'adresse dans leur confection que dans leur emploi.

La corde qui sert à enlever les petits cerfs-volants est faite de minces lamelles de giang (« Dendrocalamus patellaris ») auxquelles peuvent être substitués des fils de coton ou de soie.

Dans les grands cerfs-volants, la fabrication de la corde et de la carcasse exigent du joueur un travail de longue durée et une certaine patience. Voici en quoi elle consiste.

Il faut avant tout, choisir un bambou vieux et léger, élément essentiel qui permettra au jouet de s'élever très haut dans les airs. De plus avec du bambou vieux, on peut facilement donner au cerf-volant la forme qu'on désire. Mais le bambou de ce genre est relativement rare et quelquefois les amateurs doivent le quérir dans des villages très éloignés.

Au temps de ce choix qui peut aller parfois jusqu'à deux semaines, il faut encore ajouter la dizaine de jours nécessaires à la confection de la carcasse, à la fabrication de la « corde » et à la préparation de la colle de kaki (cây) pour durcir le papier destiné à couvrir le cerf-volant.

La carcasse doit être confectionnée de telle sorte qu'elle puisse recevoir le plus d'air possible. Pour faire la « corde », il faut fendre une tige de bambou selon sa longueur en suivant scrupuleusement ses veines pour en obtenir de petites lamelles de la grosseur d'un bâtonnet à riz. Taillées de façon que leurs côtés soient bien lisses, elles sont reliées ensuite les unes aux autres par des fibres de « giang ». Pour qu'elles ne se cassent ni ne se disjoignent, on les enroule et on les plonge dans une grande marmite en cuivre pleine d'eau qu'on chauffe à une haute température pendant une journée entière.

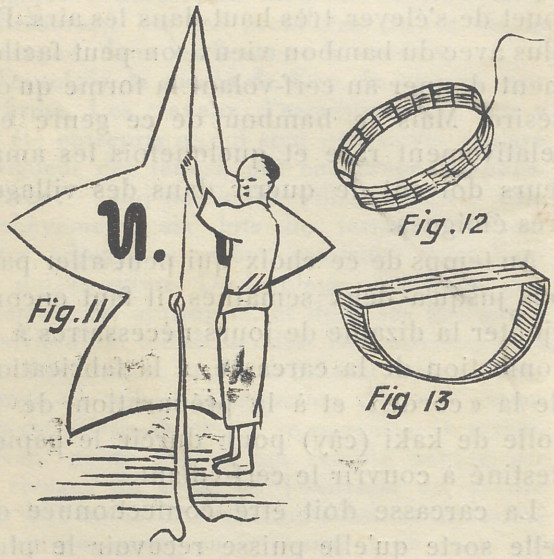
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quand on estime ces « cordes » suffisamment refroidies, on les enroule autour d'un cái-vành (fig. 12) composé de deux cercles en bambou d'une cinquantaine de centimètres de diamètre reliés entre eux par de petits segments en bois.

Derrière les grands cerfs-volants, à la partie supérieure de leur « épine », on perce un petit trou dans lequel on plante un morceau de bambou qui porte une flûte.

Le corps de la flûte est généralement en bambou, il est bouché à ses deux extrémités par deux morceaux de bois ronds et bombés, au milieu desquels s'ouvre une fente. C'est par cet orifice que le vent pénètre dans la flûte et produit des sons.

Quelquefois on attache au même cerf-vo ant jusqu'à deux et trois flûtes de dimensions différentes (fig. 17). La plus



grande est appelée cồng, la moyenne est dite dầu et la petite se nomme còi. Les riches ont des flûtes laquées rouge et or ; les pauvres se contentent de les utiliser telles qu'elles, c'est-à-dire en bois nu. Dans ce dernier cas, la flûte est dite sáo mộc.

Dans les petits cerfs-volants, à la flûte est substitué un instrument fait d'une languette de bambou plate et recourbée dont la longueur varie de vingt à trente centimètres (fig. 13). Les deux bouts sont reliés par une lamelle de giang excessivement mince qui, bien faite, rend au moindre vent un air aussi doux qu'agréable à entendre. Cet instrument est appelé cái vẳng dans les provinces du Tonkin septentrional et oriental. On le dénomme cái ve dans les régions du Tonkin occidental et méridional (1). Cái vẳng ou cái ve doit son nom au son qu'il produit dans le vent.

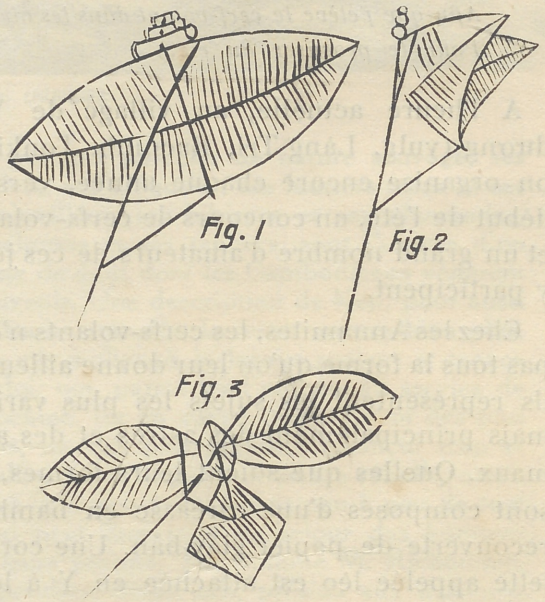
Malgré leur grande variété, on peut cependant distinguer selon qu'ils ont ou n'ont pas de queue, deux sortes de cerfs-volants.

I. — Les cerfs-volants sans queue

RIỀU VẲNG
(Cerfs-volants vàng)

Le Riều vàng (fig. 1 et 2) est encore appelé riều (cerf-volant) tout court. Sa forme rappelle un ovale allongé.

On trouve des riều vẳng qui prennent des dimensions énormes : trois mètres de long sur un mètre de large. Ils ne peuvent être évidemment enlevés que par de grands garçons et même par des adultes.



RIỀU CÁNH CỐC
(Cerf-volant à aile de poule d'eau)

Le riều cánh-cốc (fig. 3) est fait de deux séries de tiges de bambou qui se croisent en leur milieu. La série horizontale à la

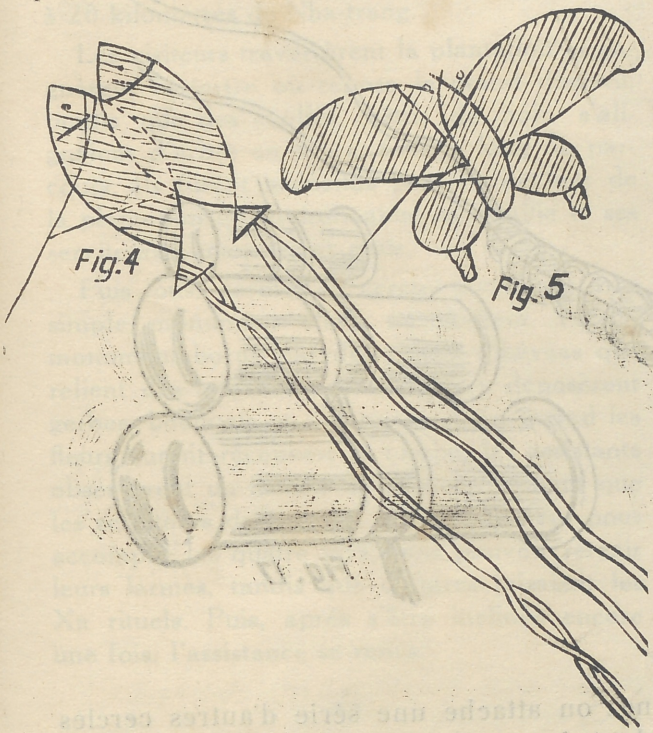
(1) Exception faite toutefois de la province de Hưng-yên où le cái ve ou cái vẳng prend le nom de cái mạng, « membrane ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

forme d'un 8. La série verticale se compose d'un ovale à sa partie supérieure et d'un carré à sa base.

RIỀU CON CÁ
(Cerf-volant poisson)

Il simule (fig. 4) deux poissons accolés par le flanc. On recouvre le tout de papier sur lequel on fait des dessins en couleur afin de donner au jouet la forme de deux poissons qui s'entrecroisent.



RIỀU CON BƯỚM
(Cerf-volant papillon, fig. 5**)**

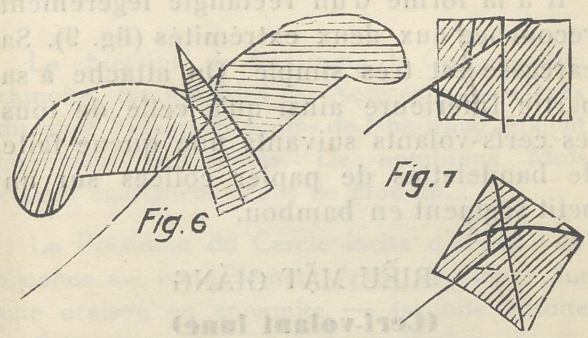
A la tête du jouet on fixe deux lamelles de bambou recourbées. Ce sont là les antennes de l'animal.

RIỀU CON QUẠ
(Cerf-volant corbeau)

Le riều con quạ (fig. 6) est fait à peu près de la même façon que le précédent. On n'y distingue cependant ni yeux, ni pieds, ni trompes. Le corps du jouet a plutôt la forme d'un long triangle.

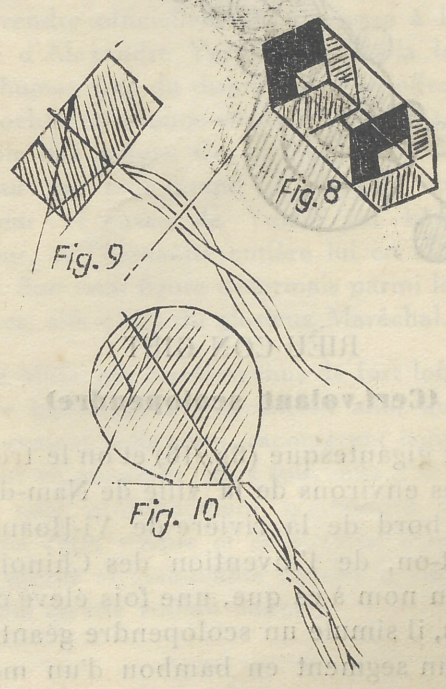
RIỀU CHỮ THẬP
(Cerf-volant caractère thập : + dix**)**

Ce jouet (fig. 7) est le plus simple des cerfs-volants. Il est utilisé par les enfants qui n'ont pas encore dix ans. Son armature se compose d'une croix en bambou dont la tige verticale est un peu plus longue que la tige horizontale.



RIỀU CÁI GỐI
(Cerf-volant oreiller)

Ce cerf-volant est identique aux cerfs-volants européens (1). Il a la forme d'un parallélépipède (fig. 8). Deux carrés reliés par quatre petites tiges de bambou constituent sa carcasse. Les deux extrémités sont recouvertes de papier. Le reste est vide. Pas d'épine, pas de queue, le cerf-volant oreiller est utilisé dans les villages de Nam-dinh.



(1) Je remercie M. Paul Lévy, Chef du Service Ethnologique de l'E. F. E. O., qui a bien voulu me signaler cette ressemblance.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II. — Cerfs-volants avec queue

RIỀU CÁNH PHẢN

(Cerf-volant lit de camp)

Il a la forme d'un rectangle légèrement recourbée aux deux extrémités (fig. 9). Sa carcasse est très simple. On attache à sa partie inférieure ainsi qu'à celle de tous les cerfs-volants suivants une queue faite de bandelettes de papier collées sur un petit segment en bambou.

RIỀU MẶT GIĂNG

(Cerf-volant lune)

Il est de forme ronde et se compose d'une tige verticale sur laquelle un cercle a été fixé. Une queue le termine (fig. 10).

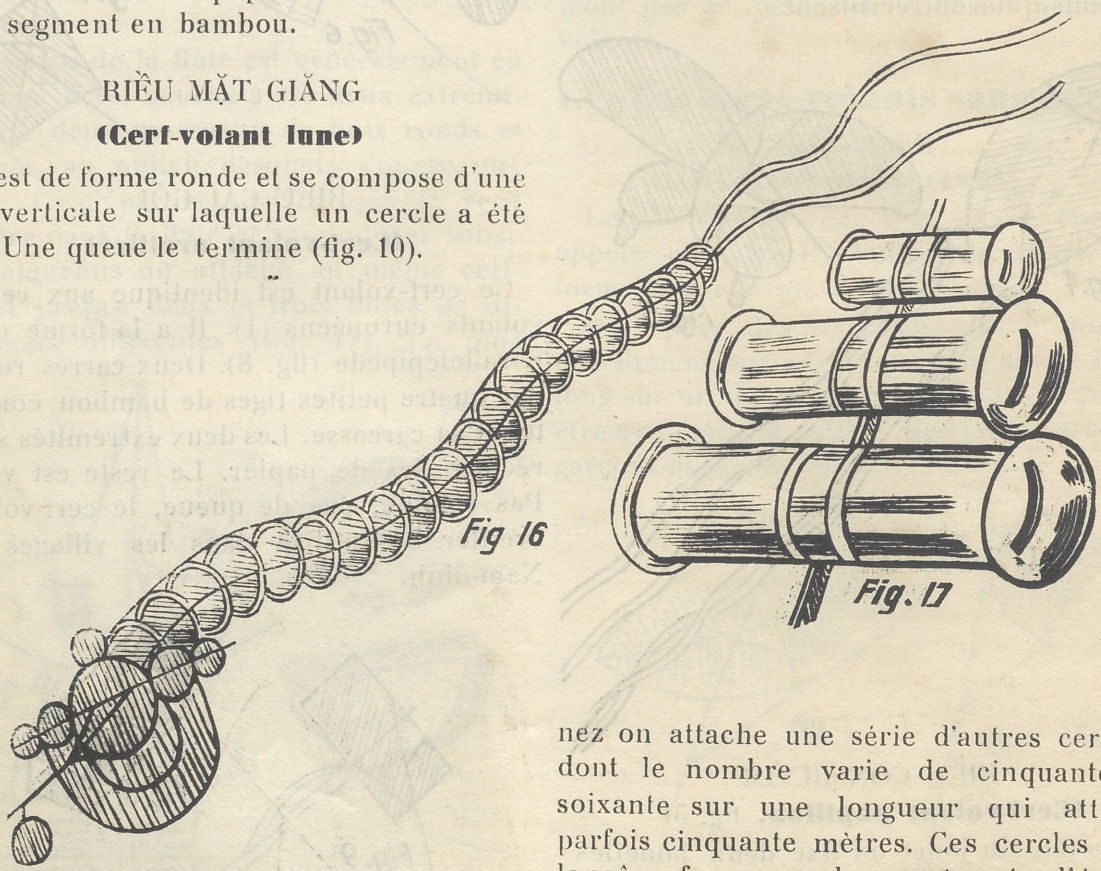


Fig 16

Fig. 17

RIỀU CON GIẾT

(Cerf-volant scolopendre)

Il est gigantesque (fig. 16) et on le trouve dans les environs de la ville de Nam-dinh, sur le bord de la rivière de Vi-Hoàng. Il est, dit-on, de l'invention des Chinois et doit son nom à ce que, une fois élevé dans les airs, il simule un scolopendre géant.

Sur un segment en bambou d'un mètre de long, on attache cinq cercles de bambou de dimensions différentes. Le cercle du milieu est le nez de l'animal. Les deux cercles plus petits qu'on trouve à côté du nez sont les deux yeux du scolopendre. Deux autres cercles plus petits encore rangés à côté des yeux constituent les oreilles. Au-dessous du nez on attache un arc en bambou pour figurer la lèvre supérieure de l'animal, et au-dessous des yeux on fixe un autre arc plus grand qui représente sa lèvre inférieure. Derrière le nez on attache une série d'autres cercles dont le nombre varie de cinquante à soixante sur une longueur qui atteint parfois cinquante mètres. Ces cercles ont la même forme que le nez et sont reliés les uns aux autres par trois ficelles. Au cercle terminal on attache deux bandelettes de papier ou de soie légère qui constituent les antennes de la queue de l'animal. Le tout est recouvert de papier épais enduit de colle de kaki ou de soie grège.

Ce cerf-volant diffère notablement de tous ceux qui ont été décrits plus haut, non seulement parce qu'il est le plus grand et le plus compliqué tant par son maniement que par sa fabrication, mais encore par sa queue. Celle-ci, en effet, une fois le cerf-volant dans les airs, au lieu de descendre vole vers le haut.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



CONSERVANT la coutume annamite, le Cercle Annamite de Nha-trang organisa le matin du cinquantième jour qui suivit la mort du docteur Yersin une visite à sa tombe dans la plantation de Suôi-dau, à 20 kilomètres de Nha-trang.

Les visiteurs traversèrent la plantation et gagnèrent le tertre où repose le grand disparu, tandis que des coolies, vêtus de noir, s'alignaient d'arbre en arbre, tout le long du parcours. Ils furent accueillis par le directeur de la plantation qu'environnaient sa famille et ses serviteurs annamites et moïs.

Puis tous, formés en cercle autour du très simple monument élevé au docteur Yersin, monument borné par des troncs d'hévéas que relient des attaches de liane. Ils y déposèrent gerbes, bouquets et couronnes. Puis, quand les fleurs eurent recouvert la tombe, les assistants observèrent un instant de silence, pendant que les serviteurs du docteur se prosternaient pour accomplir les quatre lays, sans pouvoir retenir leurs larmes, tandis que d'autres faisaient les Xa rituels. Puis, après s'être inclinée encore une fois, l'assistance se retira.

***

A 9 heures du soir se déroula encore une cérémonie touchante, au Cercle annamite, où un autel avait été dressé au docteur Yersin, autel fleuri à profusion avec les fleurs de son jardin, et que surplombait le portrait du savant, vers lequel montaient les volutes d'un brûle-parfums. La salle étaient tapissée par une carte des explorations d'Alexandre Yersin, par un de ses autographes, agrandi et par des photographies des plantations de quinquinas.

Les autorités françaises et annamites de la province, et de nombreuses personnalités tant de Nha-trang que de l'extérieur étaient présentes.

La chrétienté de Nha-trang, la Congrégation chinoise, les notables du Xom-can, les élèves du lycée Yersin, les écoles de Nha-trang, étaient largement représentés. De nombreux Moïs étaient également venus de Hon-bà...

Le Président du Cercle incita d'abord l'assistance au recueillement, puis un lettré lut une oraison en annamite — traduite ensuite en français — d'une grande profondeur d'émotion. Des Annamites, représentant diverses branches de l'activité intellectuelle, firent alors une causerie ; un vétérinaire qui avait été longtemps attaché au service du docteur Yersin retraça sa vie.

Puis un médecin, un pharmacien, un journaliste, parlèrent respectivement sur les découvertes du grand savant, sur ses œuvres et sur ses explorations. Un ingénieur, enfin, cita des témoignages de la population de Nha-trang sur la bonté proverbiale de Yersin.

Le Résident Thiollier prit alors la parole pour rendre officiellement hommage à la mémoire d'Alexandre Yersin. Il rappela le profond humanisme du disparu, artisan effectif du rapprochement franco-annamite qui sut trouver la voie des cœurs. Ce qui est construit sur l'amour est seul grand et durable, conclut l'orateur : l'œuvre de Yersin fut bâtie sur l'amour, et l'humanité entière lui en est redevable. Son nom figure désormais parmi les plus illustres, aux côtés du glorieux Maréchal...

Les Moïs, qui étaient venus de fort loin pour rendre hommage à leur ancien ami, que certains avaient jadis servi, racontèrent enfin brièvement en annamite leurs souvenirs... C'est sur cette note profondément symbolique que se termina cette simple et émouvante manifestation, simple et émouvante comme le fut la vie de celui qu'elle voulait honorer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 11 AU 18 MAI 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Pacifique.

Dans le sud-ouest du Pacifique, en Nouvelle-Guinée, des unités aériennes de la Marine japonaise ont effectué des raids successifs sur la baie de Milne, les 9 et 14 mai ; Merauke, le 11 mai et la baie d'Oro, le et 14 mai, Merauke, le 11 mai et la baie d'Oro, le militaires alliées.

Dans l'archipel des Salomon, un violent combat aérien s'est déroulé le 13 mai au-dessus de l'île Russel au cours duquel 38 avions américains ont été détruits. L'île de Guadalcanal, de son côté, a subi un nouveau raid, le 14 mai.

En Australie, le camp d'aviation de Aillingimbi, à 300 milles à l'est de Darwin, ainsi que la région du cap Vessel, à l'est de ce port, ont été attaqués les 11 et 12 mai.

Dans le nord du Pacifique. de puissantes forces américaines ont effectué un débarquement, le 12 mai, sur l'île Attu, à l'extrémité occidentale de l'archipel des Aléoutiennes.

Birmanie.

A la suite des combats déclenchés depuis le 4 mai sur le cours supérieur de la rivière Mayu, des unités de l'armée japonaise se sont emparées de Buthidaung, une des dernières forteresses britanniques à 20 kilomètres de la frontière des Indes.

Plus au sud, dans le secteur méridional du front, le long de la côte du golfe du Bengale, en Arakan, les forces impériales ont également capturé, le 11 mai, la base stratégique d'Allaythangyaw, située à 25 kilomètres dans le sud de Maungdaw.

Le retrait des troupes britanniques se poursuit dans toute cette région accidentée.

Chine.

Les opérations déclenchées contre les centres de guérillas continuent à progresser à la frontière du Shansi, Hupeh et Honan, où les forces impériales resserrent le cercle qu'elles ont formé autour des troupes chinoises établies à Shenhsien, à 100 kilomètres au nord de Linchi. La forteresse chinoise de Sun-yen-Cheng et la ville de Chuangmaping, situées à 18 et 20 kilomètres au sud de Hoshun, ont été occupées le 16 mai.

Sur le front même, dans le secteur situé aux environs du lac Tung-Ting, dans la province du Hunan, les combats continuent avec vigueur contre les forces de Chungking. La forteresse chinoise de Ching-kiang-Hsien a été occupée le 13 mai ; Chaynansu et Sichi, à 40 kilomètres à l'ouest de Kungan, le 14 mai.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

La dernière tentative effectuée, le 9 mai, par les troupes soviétiques en vue de réduire la tête de pont allemande du Kouban, a échoué une fois de plus devant la résistance acharnée des forces allemandes.

Les puissantes attaques menées pendant deux semaines n'ont pas permis aux Russes de faire de nouveaux progrès aux environs immédiats du port de Novorossisk.

Un calme relatif continue à régner dans les autres secteurs du front.

Tunisie.

La campagne d'Afrique du Nord a pris fin, le 13 mai, avec la reddition des troupes italo-allemandes retranchées dans la presqu'île du cap Bon.

Le 7 mai, Bizerte et Tunis étaient occupées respectivement par le 2e corps américain et par la 1re armée britannique à la suite d'une offensive combinée, précédée par un violent pilonnage de l'aviation.

Le 10 mai, toute opération d'envergure cessait dans le secteur de Bizerte ; les troupes germano-italiennes battaient en retraite vers le cap Bon ; le 11 mai, la dernière ligne de défense qu'une partie des troupes de l'Axe s'était efforcée d'établir à l'entrée de cette péninsule, était de nouveau enfoncée et les villes de Grombalia, Soliman et Metzel Bou Zelfa occupées par les troupes britanniques. Le 12 mai, les forces allemandes réfugiées dans les montagnes du Zaghouan se voyaient obligées de capituler à leur tour, et, le même jour, les troupes motorisées anglo-américaines atteignaient l'extrémité du cap Bon par les routes côtières du nord et du sud.

Pendant ce temps. les forces navales britanniques opérant au large de la péninsule empêchaient toute tentative d'embarquement des troupes.

Le 13 enfin, devant l'impossibilité de continuer la lutte, les troupes du général von Arnim recevaient de Mussolini et d'Hitler un ordre de cesser le feu, qui rendait hommage à leur courage.

Plus de 150.000 hommes auraient été faits prisonniers depuis le 5 mai, comprenant le général en chef allemand von Arnim.

ÉTAT-UNIS

Arrivée de M. Churchill à Washington.

Pour la troisième fois depuis la guerre, M. Churchill, accompagné de plusieurs experts militaires et navals, est arrivé à Washington où il assistera à une série de conversations avec le président Roosevelt et les membres de son gouvernement.

NOUVELLES DE FRANCE

10 mai. — Dans toutes les grandes villes de France comme dans les plus humbles villages, la population a rendu hommage à Jeanne d'Arc.

— Les délégués à la propagande ouvrière se sont réunis en conférence. Le Directeur de la propagande ouvrière, dégageant les conclusions de la conférence, a demandé aux délégués d'aider de toutes leurs forces les organismes chargés de la mise en application de la Charte du Travail, porte ouverte sur l'émancipation des ouvriers et la disparition de la condition prolétarienne.

— La côte méditerranéenne serait évacuée.

— Une zone interdite serait créée le long de la frontière franco-suisse.

— Après la croisade pour le blé, on entreprend la croisade pour le vin ; la production vinicole est en effet très déficitaire, surtout depuis la cessation des communications avec l'Afrique du Nord.

— Dans un discours, le docteur Grasset, secrétaire d'Etat à la Santé, souligne que « le bolchevisme menace la civilisation occidentale ; il est contraire au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tempérament des Français. Le destin de la France est entre nos mains. Ne l'abandonnons pas à l'étranger. »

12 mai. — Une lettre du Maréchal aux délégués du Secours National :

Les délégués de Bretagne m'ont expliqué le travail admirable accompli par le Secours National dans les villes sinistrées de l'Ouest. Dans tout le pays, à tous les échelons de l'œuvre, une même foi, un même idéal animent vos collaborateurs. Ils continuent à soulager ceux qui souffrent, dans le même esprit d'abnégation et de solidarité. De lourdes tâches les attendent encore. Vous leur direz ma satisfaction de les voir poursuivre, sans défaillance, la mission que je leur ai confiée depuis près de trois ans.

— Décès de M. Gourdon, ancien directeur de l'Ecole Coloniale et ex-directeur de l'Instruction publique en Indochine.

— L'effort des chantiers de la Jeunesse ne s'est pas ralenti. Pour parer à l'ignorance souvent déconcertante des jeunes, on vient de créer des conseillers techniques. Spécialistes des questions artisanales, ouvrières, agricoles, ou commerciales, ces conseillers, au nombre d'une dizaine pour la France, se déplaceront de groupement à groupement et guideront les jeunes dans les professions qu'ils ont choisies. Ils aideront à former une véritable élite du travail dont a tant besoin la communauté française.

— On vient de créer une Ecole Nationale de Police qui doit donner à la France le personnel de choix qu'elle mérite.

— La propagande étrangère s'est efforcée à plusieurs reprises de faire croire que la politique menée par le gouvernement du président Laval rencontrait l'opposition des catholiques français. A la suite de l'entrevue que le président, chef du gouvernement, a eu avec le chancelier Hitler, les journaux catholiques ont commenté favorablement cet événement diplomatique ainsi qu'en témoigne un article du journal *La Croix.*

— Une nouvelle Micheline électrique qui va entrer en service sur la ligne électrifiée de la banlieue parisienne et qui peut atteindre 115 kilomètres à l'heure, vient de sortir des ateliers de la S. N. C. F.

— La Presse souligne que la France n'a ni amitiés ni inimitiés traditionnelles mais des intérêts permanents. Ce sont ces intérêts que la diplomatie cherche au jour le jour à dégager des événements et qui doivent inspirer la politique de notre pays. La diplomatie des funambules a vécu. Il ne faut plus que l'on trouve chez nous plus de russophiles, d'anglophiles ou de sinophiles, que de francophiles.

— L'Institut scientifique d'hygiène alimentaire veille sur la santé des Français. Il consacre tous ses efforts à rechercher les aliments de complément nécessaires en raison des restrictions actuelles. C'est une jeune femme de France, Mme Raudoin, docteur ès sciences, qui le dirige.

— A la suite des bombardements britanniques sur les agglomérations françaises, depuis trois ans, le chiffre des morts s'élève à 4.558 et celui des blessés à 9.585. Le nombre des immeubles détruits atteint 11.500. Les villes de Lorient et de Saint-Nazaire sont complètement rasées. Celles qui ont le plus souffert sont Le Havre. Lorient, Saint-Nazaire, Brest, Cherbourg, Amiens, Rennes, Rouen et Caen.

13 mai. — Installation du nouveau Conseil Municipal de Paris présidé par M. Pierre Taittinger.

14 mai. — Fidèles à la parole donnée, les mille prisonniers français permissionnaires sont repartis en Allemagne à titre de travailleurs libres.

18 mai. — 200 morts et 300 blessés, tel est le tragique bilan du bombardement de Bordeaux.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Jeanne d'Arc, Sainte de l'Unité Chrétienne.

Tel est le titre d'un article de Champvallon dans l'*Action.*

En défendant la légitimité du trône de France, Jeanne d'Arc défendait l'unité européenne. Cette figure exemplaire de ce que fut et doit être l'ordre chrétien est toujours valable aujourd'hui. L'Europe, c'est la foi ou, si l'on veut, c'est la civilisation chrétienne, et l'Europe n'est plus rien qu'un terme géographique si elle renie ce qui est sa substance morale, son âme. Sa raison d'être a été et doit être de dispenser dans le monde l'idéal de la civilisation chrétienne.

Il semble que la pensée de Jeanne d'Arc, toute imprégnée de lumière prophétique, discerne les plus lointains effets et prévoit que la paix dans un monde uni deviendra un rêve presque irréalisable, quand l'Europe divisée ne reconnaîtra plus la suzeraineté universelle de Dieu. Ne dirait-on pas qu'elle est instruite des dommages que l'Anglais portera, moins d'un siècle plus tard, à l'unité spirituelle de l'Europe, en même temps qu'à l'intégrité de l'Eglise. Comme si le sort injurieux qu'elle causait à la France, sous le prétexte de la punir de ses fautes, était le signe de la discorde que l'Angleterre devait apporter à l'Europe en brisant son unité dans la foi, et en inaugurant le cycle sans cesse agrandi des guerres de peuples et des guerres de religions.

Défendant de par Dieu la légitimité française, sainte Jeanne d'Arc défendait l'unité du monde chrétien.

La grande idée de Saint Louis ne cesse d'animer Jeanne d'Arc, par delà son désir de bouter hors l'envahisseur : une Europe unie, on disait alors la Chrétienté, répandant dans le monde avec la civilisation, la paix et la justice.

(ACTION du 8 mai 1943.)

Ils ont des yeux, et ils ne voient point.

Il est rare que les contemporains des grandes époques de l'Histoire se rendent comptent des bouleversements qui s'opèrent sous leurs yeux. Si la civilisation romaine n'a pas résisté aux invasions du début du Ve siècle, si elle a sombré dans la barbarie, c'est que les Romains de cette époque n'ont pas compris, ne se sont pas donné la peine de comprendre que leur civilisation était usée et qu'un ordre nouveau naissait avec le christianisme. Les invasions n'ont, en fait, été que l'accident qui précipite les choses.

(ACTION du 15 mai 1943.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Du 10 au 24 mai 1943.

LUNDI 10

Hanoi. — S. E. Kenkichi Yoshizawa part pour Dalat.

MARDI 11

Hanoi. — Réunion de l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme.

Hanoi. — Ouverture des examens de licence en Droit.

MERCREDI 12

Dalat. — L'Amiral Decoux visite les nouvelles installations postières de Dalat qui permettront de répondre au trafic sans cesse accru de la grande station d'Eté.

Phu-ly. — Au cours d'une réunion de notables, et à la suite d'une querelle, un sous-chef de canton met le feu à la barbe du premier notable... Celui-ci réclame 1.000 piastres de dommages-intérêts...

Hanoi. — Arrestation d'un chef de quartier coupable d'avoir trafiqué des bons de riz.

Hanoi. — Dans la cour de la caserne du 9e R. I. C., il est procédé, en présence de nombreux officiers, à la remise de la croix de chevalier de la Légion d'honneur au sous-lieutenant Goudot, pour le courage et l'énergie dont il a fait preuve lors du mitraillage d'une chaloupe par un avion étranger, mitraillage au cours duquel il fut grièvement blessé.

JEUDI 13

Phnom-penh. — Le Résident Supérieur Gautier visite la nouvelle tribune de 3.600 places du Stade, et les travaux de la digue périmétrale.

SAMEDI 15

Hanoi. — En présence de hautes personnalités franco-annamites de Hanoi et du Tonkin, S. E. le Vo-Hien Hoang-trong-Phu délégué spécial de S. M. l'Empereur d'Annam, remet solennellement au Résident Supérieur Haelewyn la plaque « Kim-Bai », décerné par S. M. l'Empereur d'Annam.

Hanoi. — Vernissage de l'Exposition du peintre Van-Giao.

DIMANCHE 16

Thai-binh. — Le Résident Supérieur Haelewyn effectue une tournée d'inspection dans la province de Thai-binh. Il visite notamment la léproserie qui héberge 1.300 malades, l'Exposition d'Artisanat provinciale, et l'Ecole des Sourds-Muets, ainsi que divers ouvrages hydrauliques destinés à améliorer la production rizicole de la province, et manifeste au Résident Varet et au Tông-Dôc Ha-luong-Tin sa satisfaction pour les résultats obtenus.

Nam-dinh. — En regagnant Hanoi, le Résident Supérieur s'arrête à Nam-dinh pour visiter les blessés du dernier raid aérien.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

MARIE-FRANCE-ALIX-BRIGITTE, fille de M. Maurice-Eugène Colbert et Mme, née Gisèle-Jenny Grogniard (12 mai 1943).

DANIÈLE-MICHÈLE-CHRISTIANE, fille de M. Henri-Antoine Hettich et Mme, née Hélène-Albertine Pinot (13 mai 1943).

NICOLE-DOMINIQUE-MARIE-ANTOINETTE THU, fille de M. Lê-Thang et Mme Marie-Diane Beccari (14 mai 1943).

MARIAGES.

TONKIN

M. HENRI-LOUIS JEQUEL avec Mlle NINA IEROMINA (14 mai 1943).

M. JEAN-MARIE-LÉON THOMAY avec Mlle OU-THI-KIU (14 mai 1943).

DÉCÈS.

ANNAM

M. ROGER DUVAL (9 mai 1943).

TONKIN

RAYMOND POIRIER (11 mai 1943).
ALAIN PICARD (11 mai 1943).
RENÉ DORE (13 mai 1943).
JOSEPH-EDOUARD HOANG-VAN-TU (13 mai 1943).
JACQUELINE (13 mai 1943).
JEAN-PHILIPPE MONCET (15 mai 1943).

COCHINCHINE

M. TRAN-VAN-MIENG (10 mai 1943).
M. XAVIER SARANANSSAMY (5 mai 1943).



~ **Abonné 1.042 à Haiphong.** — C'est une légende absurde. L'air de Dalat n'est nullement préjudiciable aux personnes âgées. Un de nos collaborateurs qui vient d'y passer un mois a engraissé au point d'être obligé d'utiliser un tire-boutons pour boutonner son pantalon.

~ **N. V. K..., à Thanh-hoa.** — Il est vraisemblable, cher lecteur, que les résultats des concours littéraires « Gia-Long » et « Alexandre-de-Rhodes », organisés par notre Association, ne pourront pas être proclamés pour la fête nationale annamite, qui a lieu en juin.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le nombre des manuscrits déposés, nous le rappelons, a atteint le chiffre de 130 et chacun d'entre eux n'a pas moins de 200 pages. Le travail du jury est donc considérable. Plusieurs manuscrits intéressants ont déjà retenu son attention.

Nous rappelons que les Prix « Gia-Long » (Prix littéraire de l'Indochine en langue annamite) et « Alexandre-de-Rhodes » (Prix de traduction d'un ouvrage français en quôc-ngu) sont annuels. La date de remise des manuscrits est fixée au 1er février de chaque année. Ces concours sont dotés de 4.000 piastres de prix. Nous espérons que l'élite intellectuelle du Viêt-Nam est au travail !

~ **J. S..., à Phnom-penh.** — Vous affirmez qu'il n'y a plus possibilité pour les Français et les Indochinois de faire entendre leur voix, et de signaler les erreurs et les abus. Mais qui vous empêche, cher Monsieur, sans compter notre courrier des lecteurs, de signaler ces erreurs et ces abus à l'autorité compétente et responsable, avec appel à tous les échelons de la hiérarchie ? C'est votre devoir strict de bon citoyen. Vous pouvez même y ajouter vos avis et suggestions, dont on vous saura gré, s'ils sont judicieux. Nous le répétons, ce qu'abhorre la France Nouvelle c'est l'esprit de critique et non l'esprit critique, qui est le stimulant nécessaire de toute société en évolution.

Si le pays est muet, comme vous le prétendez, n'est-ce pas qu'il le veut bien ?

~ **N. N. T..., à Hanoi.** — Nous convenons avec vous qu'il est inadmissible de voir les murs de Hanoi se couvrir d'images coloriées d'origine chinoise, dont la lascivité égale le mauvais goût. Il est certaines images de jeunes femmes à la pose alanguie et au sein effrontément rose, qui encombrent vraiment trop les étalages.

Mais qu'attendent les Annamites pour réagir ? Qu'attendent-ils pour rénover l'imagerie populaire traditionnelle du Viêt-Nam, souvent si charmante dans sa naïveté ?

Nous espérons que pour le prochain Têt, une réaction dans ce sens se produira. En cas de carence de l'initiative privée, nous estimons comme vous que l'Administration devrait intervenir pour regrouper les artisans et susciter un renouveau de l'imagerie populaire. Et voilà une bonne occasion d'utiliser le slogan bien connu : « Que fait l'I. P. P. ? »

~ **P. S..., Hanoi.** — Nous ne pouvons pas, chère Madame prendre votre parti. S'épiler les jambes avec le rasoir de son mari — et à son insu — est une faute grave. Employer pour cela une lame neuve en ces temps de restrictions est un crime. Toutefois, notre ami l'avocat, consulté, nous affirme qu'il n'y a pas là motif de divorce. Vous n'avez donc rien à craindre.

~ **P..., Tourane.** — Vous ne croyez pas à l'astrologie, c'est votre droit le plus strict, Monsieur. d'autant que, sans évoquer les sphères célestes, il suffit de se pencher sur cette terre pour voir des choses bien étranges : un de nos abonnés recevait régulièrement la Revue ; du moins nous le concluons du fait qu'elle ne nous avait jamais été retournée. Mais les factures, elles, nous sont revenues avec la mention : « Parti sans laisser d'adresse ».

N'est-ce pas troublant ?

~ **K. M..., Vientiane.** — Nous avons bien reçu votre poème et la musique qui l'accompagnait. La publier dans la Revue sortirait un peu du cadre de celle-ci ; nous regrettons donc de ne pouvoir vous donner satisfaction. Surtout notre Rédacteur en chef, dont les goûts musicaux sont connus. La nuit, sur le piano, il joue parfois votre mélodie, qui, malheureusement, s'accorderait mieux avec le khène et l'atmosphère des beaux soirs sur le Mékong.

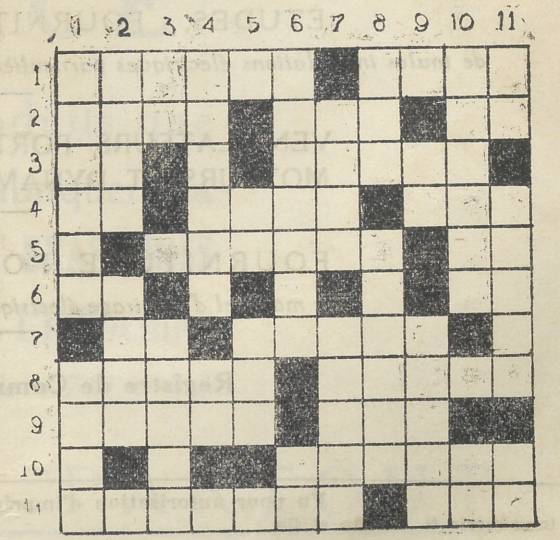
SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 111

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	O	■	A	N	G	E	R	S	■	N	O
2	A	R	M	■	I	L	■	■	A	F	I	N
3	■	V	A	L	L	A	D	O	L	I	D	■
4	S	I	N	E	■	S	O	R	E	L	■	■
5	A	E	C	■	O	■	R	■	■	M	E	G
6	I	T	A	C	I	S	M	E	■	A	R	Y
7	S	A	N	O	■	O	I	N	T	S	■	P
8	I	N	A	U	D	I	■	D	A	■	■	A
9	E	■	R	R	■	■	M	O	■	N	I	E
10	■	R	E	E	L	■	E	R	N	E	S	T
11	O	■	Z	■	A	C	U	M	I	N	E	E
12	R	A	■	C	O	R	R	I	D	O	R	S
13	D	I	V	I	N	I	T	E	■	T	E	■

MOTS CROISÉS N° 112

Horizontalement.

1. — Jurisconsulte du XVIIe siècle chargé d'établir les droits de Marie-Thérèse sur les Pays-Bas — Mets estimé.
2. — Personnage amusant d'une comédie de Musset — Sur la Baltique — Confrère étranger d'Apollon.
3. — Mot formé avec les initiales de certains mots d'un hymne — Poétesse — Née à Metz.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

4. — Pronom latin et verbe anglais — Quantité insignifiante — Etau.
5. — Léger — Initiales d'un naturaliste français.
6. — Termine des noms bretons — Affirmation en riposte.
7. — Désigne une partie du monde dans une certaine expression populaire — Maladie.
8. — Souligne une expression qui n'est pas spécialement distinguée — Reste.
9. — Condamné par son hôte au supplice de la roue — Termine une cérémonie.
10. — Doublé.
11. — S'occupe de musique — Esprit.

Verticalement.

1. — Evêque célèbre — Termine.
2. — Oiseaux bienfaisants — Près d'un estuaire.
3. — Initiale d'un poète du XIXe siècle — Entretien sentimental.
4. — Général victorieux qui fut assassiné par un empereur — Exhortation anglaise.
5. — Deux lettres de taon — Monsieur ou Madame ?
6. — Peintre français du XVIIIe siècle — Initiales d'une célèbre cantatrice.
7. — Dieu qui ne préservait pas ses fidèles des cauchemars — Remplacée au pis-aller par un siffleur.
8. — Berceau d'un fameux médecin et d'un peintre illustre dans l'antiquité — Sage parole d'un général ancien.
9. — Possessif — Ni noble ni prêtre.
10. — Fruits qui symbolisent une maigre récompense — Pronom.
11. — Initiales d'un écrivain très spirituel du siècle dernier — Compagne obligée d'une reine végétale — Pronom.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Imprimerie G. Taupin et Cie — *Le gérant :* TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Bière HOMMEL Export
Boissons Gazeuses LARUE
GLACE

sont des produits que
continue à fabriquer la
SOCIÉTÉ DES BRASSERIES
ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE
S. A. au Capital de 4.712.400 $

EN VENTE PARTOUT

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BON A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à NEUF MOIS	de date
à 102 $	à UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Specia Rhône-Poulenc



PROPIDEX • ASCIATINE • ORTEDRINE • RHOFÉINE
SONÉRYL • RUTONAL • STIBYAL • NEPTAL • TOCHLORINE
RHODAZIL • ALUNOZAL • URAZINE • CORYPHÉDRINE
GELOBARINE • FORIOD • BAUME RHODIA
NÉO-DMECON • SANÉDRINE • INFUNDIBULINE
SEPTAZINE • NÉO-DMÉTYS • THIAZOMIDE • FLÉTASE
RHODIACARBINE • CRISALBINE • NÉOCARDYL
QUINIO • STOVARSOL • MYOCHRYSINE • KÉLÈNE
DAGÉNAN • ANTHÉMA • PREMALINE
PROPIDON • QUINACRINE • GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN • STOVARSOL • DMELCOS
NOVARSENOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHÔNE

justifiant par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

Université Côte d'Azur. Bibliothèques
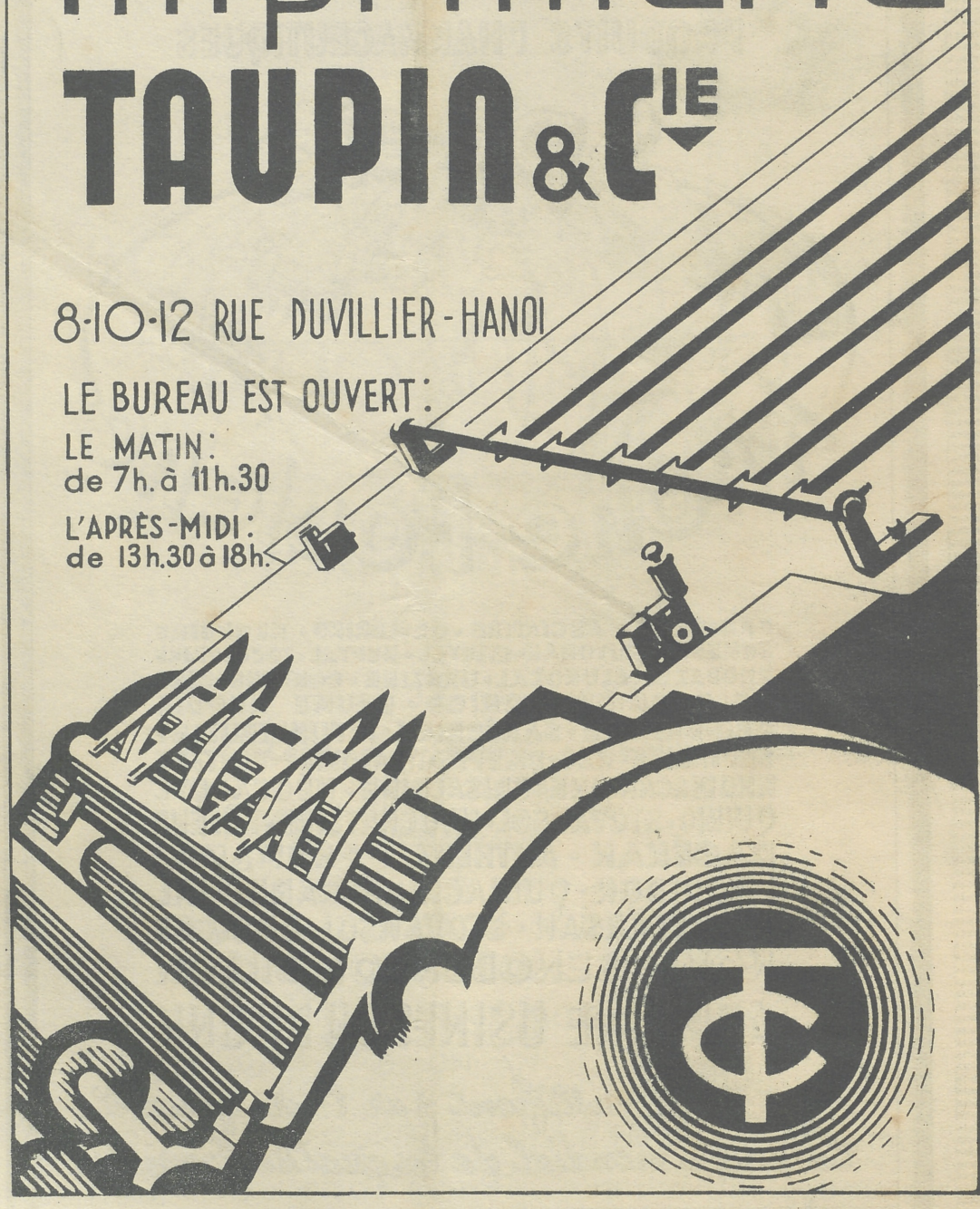
Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :

LE MATIN :
de 7h. à 11h.30

L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques